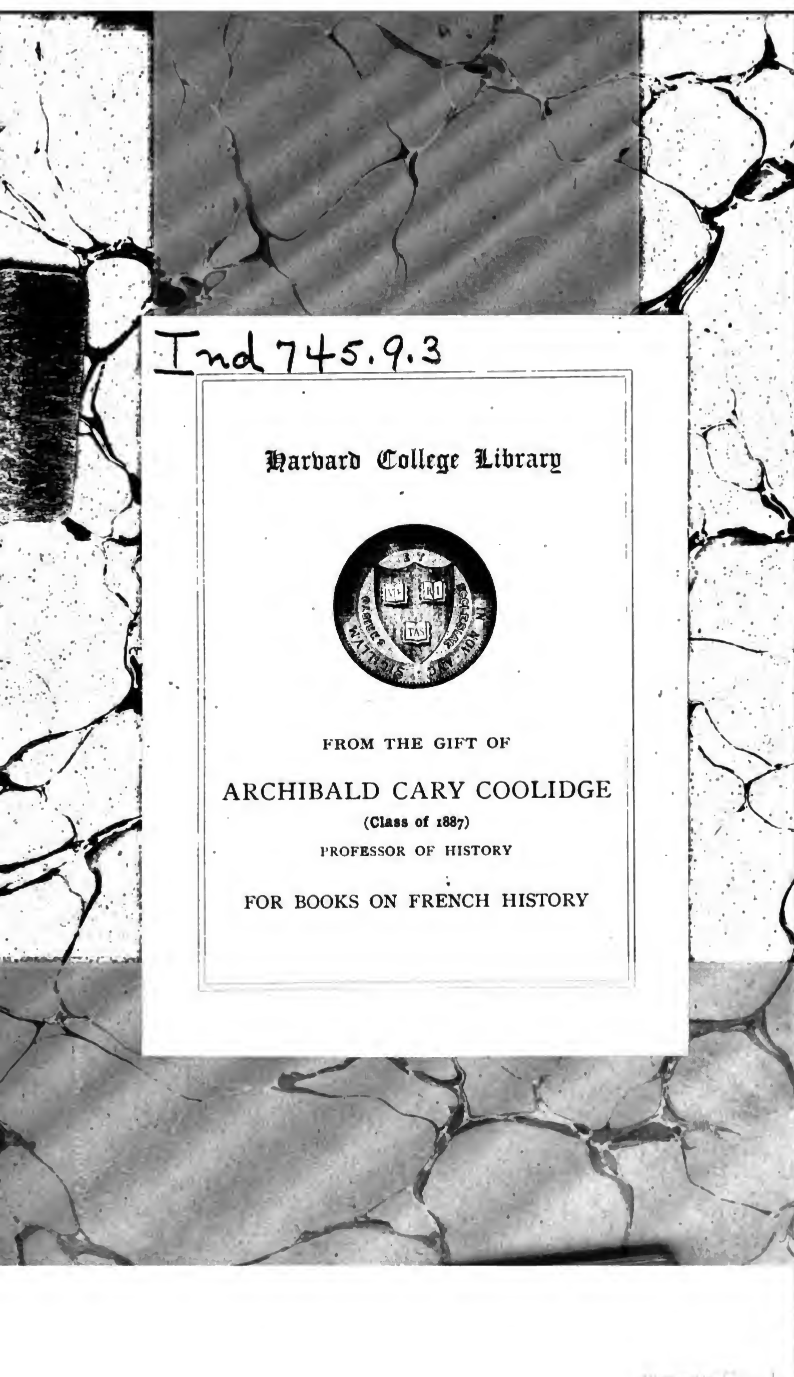
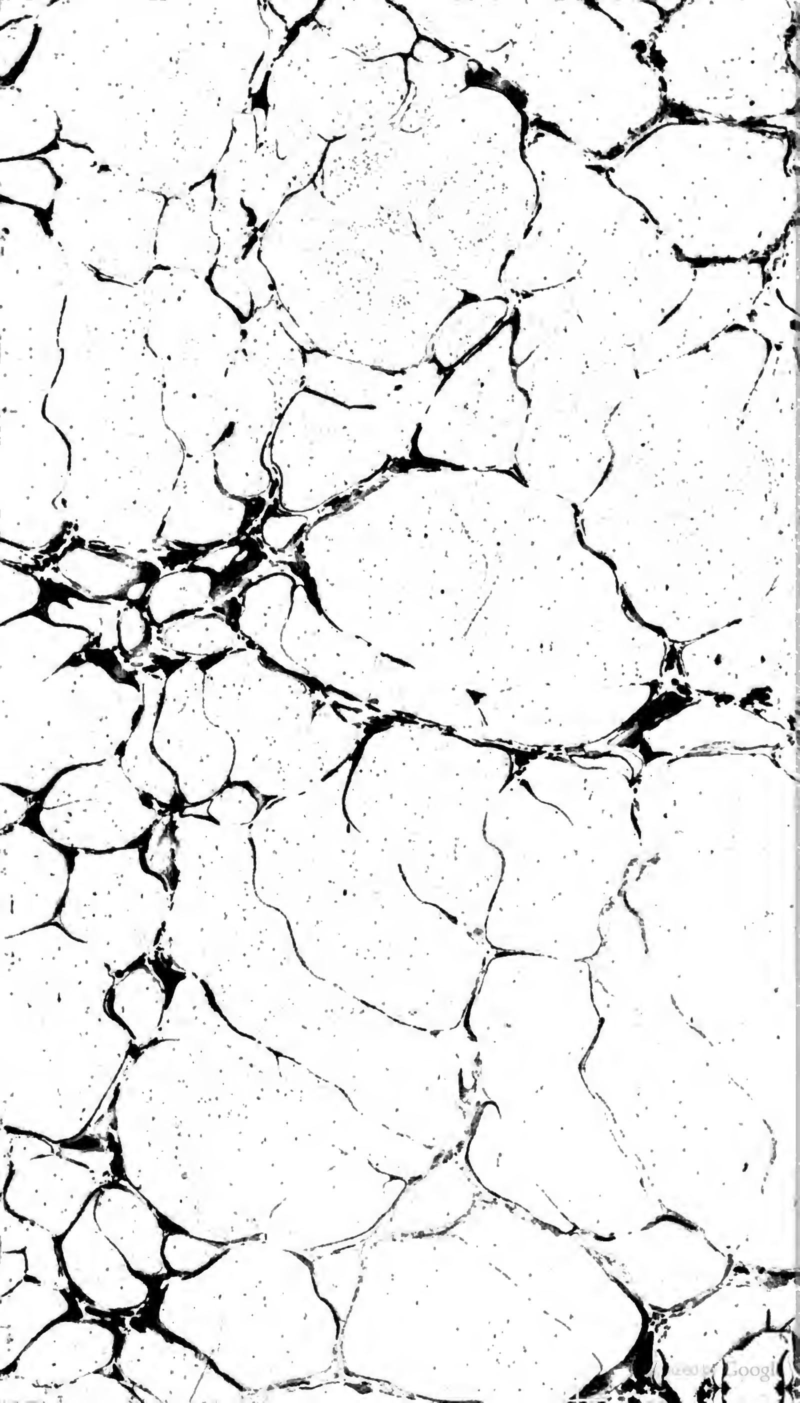


Mémoire sur la carrière militaire et politique de M. le général ...

George-Marie Raymond,
Société royale académique de Savoie





10 —

MÉMOIRE

SUR

LA CARRIÈRE MILITAIRE ET POLITIQUE

DE M. LE GÉNÉRAL

COMTE DE BOIGNE.



Imp de Courtois & Aubert, à Chambéry.

Pressé par le feu du Génie,
Pour voler aux combats il quitta ses foyers;
Quand sa noble valeur eut étonné l'Asie,
Il vint, brillant de gloire, offrir à sa patrie
Et sa fortune et ses lauriers.

MÉMOIRE

SUR LA

CARRIÈRE MILITAIRE ET POLITIQUE

DE M. LE GÉNÉRAL

COMTE DE BOIGNE,

SUIVI DE NOTES HISTORIQUES;

Publié par ordre de la Société Royale Académique de Savoie;

SECONDE ÉDITION.

AUGMENTÉE DE QUELQUES DÉTAILS SUR LES DERNIÈRES ANNÉES DU GÉNÉRAL, ORNÉE DE SON PORTRAIT, DE CELUI DE MADADJY-SINDIA ET DE CELUI DE SHAH-AULUM, EMPEREUR DES MOGOLS.

Dans des climats lointains, sur le champ de l'honneur,
S'il a su conquérir la fortune et la gloire,
Providence du pauvre et l'appui du malheur,
Tous les infortunés bénissent sa mémoire.

G. M. Raymond

CHAMBÉRY,

PUTHOD, IMPRIM.-LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE.

1830.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

Pour la rédaction de ce Mémoire, nous avons puisé aux véritables sources. Nous avons rassemblé tous les documens authentiques que nous avons pu nous procurer; nous avons surtout fait usage de ceux qu'à notre prière a bien voulu nous communiquer M. le comte Charles de Boigne, fils du Général; et pour ne rien laisser à désirer, nous avons consulté les ouvrages originaux dans la langue même de leurs auteurs.

Les principaux écrits et documens auxquels nous avons eu reconrs sont les suivans :

A History of the Marhattas, par M. Jacques Grant, 3 vol.; Londres, 1826.

The History of the reign of Shah-Aulum, par M. Franklin; Londres, 1798.

Transactions in the Marhatta empire; Londres, 1804.

A letter to an Officer on the Madras establishment, etc.; imprimé à Bombay, et réimprimé à Londres, en 1799.

Letters, political, military, and commercial, on the present state and government of the province of Oude, etc., *adressed to sir John Shore*, etc.

Voyage chez les Marhattes, par feu M. Tone; traduit de l'anglais par M. M.-L., et publié par M. Langlès, conservateur-administrateur des manuscrits orientaux de la Bibliothèque du roi de Fance, etc., Paris, 1820.

Annales des Voyages, etc., de Malte-Brun; Tome 5, 1808.

Divers Nos des Journaux de l'Inde, des années 1790 et 1791 : *Calcutta Chronicle*, *India Gazette*, *Bengal Journal.*

Etc., etc.



AVERTISSEMENT

SUR CETTE SECONDE ÉDITION.

La première édition de ce Mémoire se trouvant depuis quelque temps entièrement épuisée, nous avons cru devoir céder aux nombreuses instances qui nous ont été faites pour en publier une seconde édition. A cette fin, nous avons d'abord revu notre Mémoire avec le plus grand soin. Les motifs qui, dans le temps, nous ont empêché d'étendre notre narration au-delà du terme de la carrière militaire et politique du Général, et qui nous faisaient un devoir de nous borner à la première partie de sa vie, déjà devenue historique, ces motifs n'existent malheureusement plus : la mort, en nous enlevant notre illustre compatriote, nous a permis de tracer quelques traits du tableau de ses

dernières années, moins chargées d'incidens, mais non moins glorieuses par les actes honorables et touchans dont elles ont été remplies.

Le Mémoire que nous avons déjà présenté au public avait été rédigé avec le plus scrupuleux respect pour la vérité. Aucun fait n'a été cité sans être appuyé sur l'autorité de quelque écrivain connu et sur des témoignages authentiques. La multitude d'ouvrages et d'écrits contemporains qui existent sur l'histoire des Marhattes et de l'empire mogol, nous a fourni le moyen de suivre le Général d'année en année, pendant toute la durée de son séjour dans l'Inde, et d'offrir ainsi aux lecteurs le fil non interrompu de sa carrière militaire et politique tout entière. Les recherches multipliées et quelquefois pénibles auxquelles nous nous sommes livré, ont été amplement récompensées par le suffrage dont une respectable Société a honoré notre travail, par l'accueil favorable qu'il a reçu du public, enfin par les témoignages flatteurs de quelques-uns des historiens que nous avons cités, et qui ont bien voulu nous adresser des éloges sur la rigoureuse exactitude de notre récit.

****

EXTRAIT

DU

REGISTRE DES DÉLIBÉRATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE

DE SAVOIE.

SÉANCE DU 24 OCTOBRE 1828.

La Société Royale Académique de Savoie, ouï la lecture d'un Mémoire sur la carrière militaire et politique de M. le général comte de Boigne, son Président honoraire et perpétuel;

Considérant qu'il entre dans ses vues de rendre un juste hommage aux hommes distingués qui honorent leur pays, et que, par la publication du Mémoire dont il s'agit, elle manifeste son désir de témoigner à M. le général de Boigne la haute estime qu'elle a pour sa personne; jalouse d'ail-

leurs de perpétuer parmi ses compatriotes le souvenir de la glorieuse carrière qu'il a parcourue,

Arrête, à l'unanimité, que le Mémoire mentionné ci-dessus fera partie de la collection de ses Mémoires imprimés, mais que, vu l'étendue et la nature de celui-ci, et attendu qu'elle n'a point encore fixé l'époque de la publication d'un quatrième volume, le *Mémoire sur la carrière militaire et politique de M. le général de Boigne* sera immédiatement livré à l'impression, pour faire suite aux trois volumes précédens.

Ainsi délibéré en séance, le 24 octobre 1828.

Signé au Registre,

Le général comte de LOCHE,
Président de la Société.

Contre-signé :

G.-M. Raymond, *Secrétaire Perpétuel.*

Pour extrait conforme :

Le Chanoine Rendu, *Secrétaire-Adjoint.*

MÉMOIRE

SUR LA

CARRIÈRE MILITAIRE ET POLITIQUE

DE M. LE GÉNÉRAL

COMTE DE BOIGNE,

LU A LA SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE DE SAVOIE, DANS LA SÉANCE
DU 24 OCTOBRE 1828;

PAR LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA SOCIÉTÉ.

Messieurs,

La Société Académique de Savoie, en fixant elle-même ses attributions, a embrassé dans ses vues tout ce qui est utile et honorable à notre pays. Dès-lors il entre dans son objet d'acquitter, autant qu'il est en elle, la dette de la patrie envers les hommes éminens et généreux qui contribuent à la fois à sa gloire et à sa prospérité.

Maintenant que cette Société royale est devenue, par les bienfaits et la haute protection du Souverain, l'une des Institutions publiques de l'Etat, ce qui n'était auparavant de sa part qu'une tâche louable et volontaire, est pour elle désormais un devoir réel, tel que celui de déférer un juste honneur aux hommes dignes des suffrages de la patrie, et de se rendre, dans l'occasion, l'interprète de la reconnaissance publique.

C'est à ce double titre, Messieurs, que nous avons cru convenable d'exécuter un dessein qui ne peut manquer d'obtenir votre approbation. L'illustre bienfaiteur de notre pays, le Président honoraire et perpétuel de cette Société, a déployé sur un vaste théâtre, dans des contrées lointaines, tous les talens et toute la valeur d'un grand capitaine. Ses mémorables exploits, après avoir retenti dans une grande partie de l'Asie, ont fait circuler son nom en Europe, répété en tous lieux avec une juste admiration. Couvert de nobles lauriers et possesseur de grandes richesses honorablement acquises, M. de Boigne, qui pouvait se procurer, dans les plus belles cités à son choix, une brillante existence, fruit de pénibles mais heureux travaux, est venu modeste-

ment résider dans sa ville natale et prodiguer de son vivant à ses compatriotes tous les genres de bienfaits : la Religion, la vieillesse, l'indigence, toutes les misères de l'humanité ont eu part, vous le savez, Messieurs, à sa pieuse générosité, sans parler de ce qu'il a fait pour les lettres et les arts, ainsi que pour le bien-être et l'agrément de ses concitoyens.

Un tel exemple, peut-être unique, est trop au-dessus de nos éloges, pour que nous ne devions pas nous garder d'en diminuer l'éclat par la faiblesse de nos expressions. Nous avons pensé que nous ferions une chose plus intéressante pour nos compatriotes, et que nous rendrions en même temps à notre célèbre confrère un hommage plus digne de lui, en exposant un tableau fidèle et complet de la glorieuse carrière qu'il a parcourue. Les événemens que nous avons entrepris de retracer sont consignés, il est vrai, dans de nombreux monumens historiques; mais ces faits et les honorables témoignages dont ils sont partout accompagnés, sont disséminés dans les journaux du temps, qu'il n'est pas facile de se procurer, notamment dans les feuilles de l'Inde, peu connues en Europe; et dans plu-

sieurs livres, la plupart écrits en langue étrangère et peu susceptibles de se répandre. Il nous a paru important de recueillir ces détails et de les rassembler sous la forme d'une narration suivie qui puisse facilement passer sous les yeux de tout lecteur jaloux de les connaître. Tel est l'objet du Mémoire que nous avons, Messieurs, l'honneur de vous soumettre (1).

La publication d'un Mémoire de ce genre concernant un homme vivant, peut paraître au premier abord une singularité; peut-être encore la Société aurait-elle à craindre de blesser la modestie de celui qui en est l'objet, sans la participation de qui nous avons entrepris ce travail (2). Mais nous pouvons observer, en premier lieu, que les faits et les circonstances dont il est

---

(1) Tous les articles relatifs à M. de Boigne qui ont paru dans diverses *Biographies*, contiennent des erreurs plus ou moins nombreuses sur les faits, les dates et les noms propres; ce qui est pour la Société Académique, un motif de plus de livrer le présent Mémoire à l'impression.

(2) Lors de la première publication de ce Mémoire, M. de Boigne vivait encore, n'étant mort que le 21 juin 1830.

ici question ne sont pas non plus des choses très-ordinaires; nous ajouterons que la Société ne ferait qu'imiter le Souverain, qui a jugé M. de Boigne digne de la plus honorable des exceptions, en érigeant lui-même à l'un de ses sujets et du vivant de celui-ci, un monument public de sa haute considération (1); et enfin nous dirons que les grandes et belles actions entrent de plein droit dans le domaine public.

Le nom du général de Boigne vivra parmi nous, non-seulement tant que subsisteront les monumens de ses bienfaits, mais tant qu'il restera dans sa patrie des cœurs sensibles et reconnaissans; il est intéressant d'y perpétuer le souvenir de ses titres à une gloire qui rejaillit sur elle et que nos derniers neveux seront fiers de revendiquer.

Pour faciliter l'intelligence des récits contenus dans ce Mémoire, nous avons jugé convenable de le faire précéder d'un court précis sur la géographie de l'Inde, et d'une note historique et succincte tant sur l'empire mogol que sur la

---

(1) Voyez l'*Appendice* à la suite de ce Mémoire.

nation des Marhattes. Cette notice nous a paru d'ailleurs indispensable pour faire connaître à peu près la situation des affaires de l'Inde au moment où M. le général de Boigne y a pris part.



INTRODUCTION.

NOTICE ABRÉGÉE SUR L'INDE, SUR L'EMPIRE MOGOL ET SUR LES MARHATTES.

§. Ier PRÉCIS GÉOGRAPHIQUE SUR L'INDE.

L'Inde proprement dite est cette vaste région de l'Asie arrosée au nord par l'Indus et le Gange, et qui s'étend au midi jusqu'au cap Comorin, entre le golfe du Bengale au levant, et la mer d'Oman ou golfe d'Arabie au couchant. Elle est bornée au Nord-Est par le Thibet, dont elle est séparée par les monts Himmalaya, où se trouvent les plus hautes montagnes du globe; à l'Est, par l'empire des Birmans et par les côtes d'Orissa et de Coromandel; à l'Ouest, par les côtes de

Malabar, de Canara et de Concan, par le golfe d'Arabie jusqu'aux bouches de l'Indus, et par le royaume de Candahar ou l'Afghanistan.

Les principales montagnes de ces contrées sont : 1° la chaîne de *Kantal* et de *Sewalick*, qui descend du Thibet occidental vers le Sud, tourne ensuite à l'Est et va passer au midi du Nepaul et du Boutan ; 2° les monts *Kentaïsse*, qui traversent le cours du Bourampouter ou Brahmapoutre et s'étendent jusqu'aux frontières de l'empire des Birmans ; 3° la chaîne du *Belour* ou le *Caucase indien*, qui suit le cours de l'Indus à son origine et aboutit aux montagnes qui séparent le Caboulistan de la Grande-Bucharie ; 4° le *Gauts* ou *Gates* (1), dont la chaîne principale court du Nord au Sud le long de la côte occidentale de la presqu'île jusqu'au cap Comorin, et qui, par des branches sous-marines, se rattache d'une part au noyau de l'île de Ceylan, et de l'autre à une

---

(1) Le véritable nom de ces montagnes est *Syhadree* ou *monts Sukhiens ;* mais celui de *Gates* (qui signifie *passage*, *porte*, et peut s'appliquer à tous les *cols* ou *défilés*) étant reçu par tous les Géographes européens, nous avons cru devoir le conserver.

chaîne à peu près parallèle qui forme les deux groupes des îles Laquedives et des îles Maldives. De cette chaîne s'en détachent, au levant, plusieurs autres latérales moins élevées, dont la plus considérable traverse le Carnatic, va se rapprocher de la côte occidentale jusque vers le fleuve Krisnha ou Kistnah.

Les rivières les plus remarquables sont : 1º l'*Indus*, que l'on croit descendre des monts Belour, et qui coule d'abord sous le nom de *Nilab* ou rivière bleue, ensuite sous le nom de *Sind* jusqu'à la mer, et qui, avant d'y arriver, se divise successivement en plusieurs branches, en formant deux deltas principaux, outre un grand nombre d'îles qui résultent des nombreux canaux par lesquels les eaux se rendent à la mer; 2º le *Gange* ou *Ganga*, qui vient du Grand-Thibet, se jette dans un bassin nommé *la Bouche de la Vache*, parcourt la province de Sirinagor, les pays de Delhi, de Bahar et du Bengale, et arrive à la mer par deux branches qui forment un grand delta entrecoupé de canaux; 3º le *Brahmapoutre*, qui arrose une partie du Thibet, en coulant du couchant au levant jusqu'au royaume d'Ascham, où il entre en tournant d'abord au Sud et

ensuite au Sud-Ouest, passe dans la partie orientale du Bengale et se rend dans le golfe de ce nom, en mêlant ses eaux à celles du Gange; 4° parmi le grand nombre d'autres rivières qui arrosent l'Indostan, nous devons indiquer le *Jumna*, qui descend des monts Sewalick, coule au Sud dans les provinces de Delhi et d'Agra, à l'Ouest du Douab, et se jette dans le Gange à Allahabad; et le *Chumbul*, qui sort des montagnes situées à l'Est de la province d'Oudipour ou Meywar, coule au Nord-Est, ensuite au levant, entre les provinces d'Agra et de Gohud, et se réunit au Jumna, au-dessous de Binde; 5° le *Nerbuddah* et le *Mahanuddy*, qui ont leur source dans l'intérieur de l'Indostan et coulent en sens opposés, le premier se dirigeant à l'Ouest presque en ligne droite, et se jetant dans le golfe de Cambaye, non loin de la ville de Broach, et l'autre circulant par de nombreux détours jusqu'à son embouchure dans le golfe du Bengale; 6° le *Godavery* et le *Kistnah*, qui descendent des Gates occidentales, traversent toute la presqu'île du Décan et se jettent dans la mer sur la côte orientale.

On peut considérer le cours du Nerbuddah et celui du Mahanuddy comme marquant une divi-

sion naturelle entre l'*Hindoostan* ou *Indostan* et le *Décan* (1).

Comme une description complète de l'Inde n'entre point dans notre objet et nous écarterait totalement du but de ce Mémoire, nous nous bornerons à une simple énumération des principaux Etats et des subdivisions les plus remarquables des provinces, en renvoyant, pour le surplus, aux ouvrages les plus estimés qui ont tracé la géographie de ces régions.

I. Dans le Nord du Sindhistan ou contrées arrosées par l'Indus, sont le *Petit-Thibet*, où l'Indus a son origine; le *Caboulistan;* le *Cachemire;* le *Pendjab* ou *Lahore*, au Sud du Cachemire; le *Moultan*, compris entre le Pendjab, la Perse, le Sindy et l'Agimère.

Dans le Midi du Sindhistan, sont le *Sindy*, qui comprend les trois provinces de *Sewistan*, de *Nazirpour* et de *Tatta;* le *Grand-Désert;* le *Coutch;* le *Soreth;* le *Guzurate;* les Etats des *Djates;* ceux des *Rajepoutes*, sous le nom

---

(1) Nous suivrons, pour les noms propres, l'orthographe communément usitée en Europe.

général d'*Agimère*, qui comprennent le *Jypore*, le *Beykanir*, l'*Agimère* proprement dit, le *Joudpore* et l'*Oudipour ;* vient ensuite le *Malvah* ou *Maloway*.

En remontant au Nord, on trouve le *Sirinagor*, le *Komaoun*, le *Gorka ;* ensuite la province de *Delhi ;* celle d'*Agra*, au Sud de la précédente ; le *Douab ;* l'*Oude ;* le *Bundelcunde ;* la province d'*Allahabad*.

Au nord de l'Oude est le *Nepaul ;* le *Boutan*, à l'Est du Népaul ; et le royaume d'*Asham*, au Sud-Est du Boutan.

Au midi du Népaul et du Boutan, sont les provinces de *Bahar* et de *Benarès*, enfin le *Bengale*.

Les principales villes de l'Indostan, dans l'ordre que nous venons d'indiquer, sont les suivantes :

CABOUL, résidence du souverain des Afghans.

PEISHOUR, autre ville du Caboulistan.

CACHEMIRE, renommée par ses schals, située au bord d'un lac, autrefois résidence des empereurs mogols.

LAHORE, capitale du Pendjab, où les empereurs mogols ont aussi résidé, sur la route de Delhi au royaume de Perse.

GUZURATE, l'une des plus grandes villes de l'Inde, mais à trois quarts ruinée.

AGIMÈRE, ville qui a trois lieues de circonférence.

JOUDPORE, OUDIPOUR.

DELHI, sur le bord occidental du *Jumna*, autrefois capitale de tout l'Indostan, saccagée en 1738 par Thamas-Kouly-Khan, où l'on voyait le fameux trône *du Paon*, et où l'on admire le palais impérial du Grand-Mogol, d'une richesse et d'une magnificence extraordinaires.

AGRA, sur le *Jumna*, grande ville en forme de croissant, qui ne conserve guère de son ancienne splendeur que le beau palais de l'empereur Akbar et la mosquée qui en dépend. A quelque distance du palais, on voit la grande et superbe mosquée d'Akbar, en granit rouge incrusté d'or, et celle d'Aureng-Zeb, qui est portée sur plus de cent colonnes.

LUKNOW, capitale de l'Oude.

ALLAHABAD, au confluent du *Jumna* et du *Gange*, la première des *villes saintes*, remarquable par ses édifices, ses jardins et ses pagodes.

PATNA ou ASYMADAB, capitale du Bahar.

BENARÈS, la ville des savans et l'une des plus

belles de l'Inde, qui possède un Observatoire dont la coupole tourne sur un pivot, et où l'on voit tracé le système du monde, conforme à celui de Copernic.

CALCUTTA, sur l'*Ougly*, (branche occidentale du Gange), capitale du Bengale et de toutes les possessions britanniques, siége du gouvernement général et de la première Présidence. Il y a une savante académie, une université, un jardin botanique et de riches manufactures.

II. La presqu'île à l'Ouest du Gange ou le Décan, comprend une partie des possessions anglaises, une portion des Etats des Marhattes, ceux du nizam du Décan proprement dit, et un grand nombre d'autres Etats peu étendus. Les circonscriptions, les dénominations et les maîtres des différentes parties de la Péninsule, comme de l'Indostan, ont fréquemment varié par l'effet des guerres et des révolutions successives de l'Inde. Nous nous contenterons d'indiquer les principales divisions telles qu'on les trouve sur les cartes récentes les plus estimées.

Nous commencerons par suivre la côte occidentale, en partant du Nord, où l'on trouve successivement le *Sircar de Broach*, la côte de

Baglana, le *Concan* ou *Côte des Pirates*, le *Canara*, le pays de *Malabar*, *Mahé*, *Calicut*, le royaume de *Cochin*, celui de *Travancore*, et enfin le cap *Comorin*.

En partant de la pointe méridionale de la presqu'île et en suivant la côte orientale, on rencontre le royaume de *Maduré*, celui de *Tanjaor*, *Pondichéri*, le jaghire de *Madras*, la nababie d'*Arcot*, le bas *Carnatic* ou le *Coromandel*; ensuite les *Sircars du Nord* et le *Kattak* ou *Cuttack*.

Dans l'intérieur de la Péninsule sont le *Baglana*, le *Khandesh*, le *Bérar*, l'*Orissa*, l'*Aurungabad*, le *Beeder*, l'*Hyderabad* et *Golconde*, faisant partie des Etats du nizam du Décan (1); l'Etat de *Pounah* ou du *Peichoud*, le *Visapour* et le *Mysore*, dans le *Carnatic*.

Nous allons indiquer les villes principales du Décan.

SURATE, l'une des grandes villes et des plus

(1) Le *Nizam* était une espèce de vice-roi, en apparence soumis au Mogol pour le gouvernement d'une grande partie de la presqu'île, nommée particulièrement le Décan; mais il était à peu près indépendant de fait.

commerçantes de l'Inde, est située à cinq lieues de la mer, sur le *Tapty*, qui a son embouchure dans le golfe de Cambaye.

BOMBAY, dans une île voisine de celle de Salsette, est le siége de la troisième Présidence des Anglais et l'entrepôt de toutes les marchandises des Indes, de la Perse et de l'Arabie.

GOA, sur le golfe de ce nom, appartient aux Portugais. Cette ville est très-commerçante, et son port est l'un des meilleurs de l'Inde.

MADURÉ, TRITCHINAPOLY, dans le royaume de Maduré.

TRANQUEBAR, dans le royaume de Tanjaor.

PONDICHÉRI, qui appartient aux Français.

MADRAS, siége d'une Présidence anglaise.

JAGRENAT, dans la province de Cuttack.

BURHAMPOUR, dans le Khandesh, était l'une des résidences du roi du Décan.

NAGPOUR, dans le Bérar.

AURUNGABAD, rebâtie par Aureng-Zeb.

HYDERABAD, résidence du nizam ou soubab du Décan.

GOLCONDE, ville forte, sur une hauteur.

POUNAH, qui était le siége du peichouâ ou chef des Marhattes.

SERINGAPATNAM, capitale du royaume de Mysore.

III. On sait que les Hindous ou naturels de l'Inde sont divisés en cinq castes ; ce sont : les *Brahmes* ou *Brahmines*, classe qui comprend les prêtres, les fonctionnaires, les savans et les jurisconsultes, et qui est divisée en plusieurs sectes (1) ; les *Tschatris* ou *Rajepoutes*, qui forment la caste militaire ; les *Beises* ou *Vassiers*, qui sont cultivateurs ou marchands ; les artisans dénommés *Sudders* ou *Tchouries* ; et enfin les *Parias*, qui sont la caste proscrite.

Les *Séiks*, dont la puissance s'est accrue après la chute de l'empire du Mogol, sont une nation remarquable qui occupe une grande partie du nord de l'Indostan. Ils sont bien faits, sobres, laborieux et guerriers.

---

(1) Il fut un temps où les Bramines étaient exclusivement consacrés au sevice de la religion ; mais aujourd'hui, dit M. Tone, un Bramine est indifféremment marchand, banquier ou militaire. Les seuls prêtres reconnus chez les Hindous sont les *Gourou*. (*Aperçu de la Constitution politique de l'Empire des Marhattes* ; voyez les *Annales des Voyages*, tome 5, page 139).

Les *Marhattes*, sur lesquels nous reviendrons plus bas, pendant la courte durée de leur puissance, ont possédé une grande étendue de territoire. Ils formaient une sorte de république fédérative, composée de plusieurs Etats indépendans, sous un chef commun ayant le titre de *Peichouâ* (1), qui résidait à *Pounah*, capitale de ses Etats. Successivement affaiblis par leurs divisions et par les guerres qu'ils ont eu à soutenir, ils ont enfin succombé, et leur puissance a subi une ruine totale en 1819, à la suite des expéditions militaires dirigées contre eux par le général lord Moira, connu plus tard sous le nom de marquis de Hastings.

§. II. NOTICE SUR L'EMPIRE MOGOL.

Timour-Beig ou *Timour-Leink*, plus connu sous le nom de *Tamerlan*, fondateur de l'empire mogol, avait envahi et ravagé une partie de l'Inde en 1399. Les Mongols y rentrèrent en 1526, ayant à leur tête *Babour* ou *Baber*, ar-

---

(1) Le mot *Peichouâ* ou *Peishwah* est persan et signifie *Président*.

rière-petit-fils de Tamerlan, qui, dans une bataille, défit la grande armée d'Ibrahim Lody, soumit Delhi et Agra, et régna sur l'Indostan jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 décembre 1530. Son fils *Humayoun* lui succéda. Baber fut le premier souverain de l'Indostan connu en Europe sous le titre de *Grand-Mogol.* Humayoun fut chassé de ses Etats et le trône passa à un prince *patane*, c'est-à-dire de la dynastie des Afghans, après la mort duquel Humayoun fut rétabli par le roi de Perse. *Akbar*, son fils, étendit les limites de l'empire et le porta à un très-haut degré de prospérité.

Le vaillant, habile et cruel *Aureng-Zeb*, arrière-petit-fils d'Akbar, s'empara du trône, en 1659, après avoir empoisonné son père et fait mourir ses frères. C'est sous son règne que l'empire mogol a été élevé au plus haut point de richesse et de puissance, et que fut constitué le système politique de l'Inde, dont il reste encore des vestiges dans les Nababies, les Soubabies et les Sircars qu'il avait établis pour l'administration des provinces; système dont l'empereur Akbar avait déjà jeté les bases. L'empire d'Aureng-Zeb s'étendait sur 25 degrés de latitude (625

lieues), et comptait près de 65 millions d'habitans.

Pendant les troubles causés par les invasions étrangères, des tribus guerrières se retirèrent dans les montagnes, fondèrent divers Etats, gagnèrent peu à peu du terrain et finirent par acquérir une assez grande importance : telle fut l'origine des Séiks, des Marhattes et d'autres peuplades indépendantes.

Aureng-Zeb mourut le 21 février 1707. De cette époque date la prompte décadence de l'empire mogol. Cinq princes, dans une succession rapide et dans le court intervalle de onze ans, ne se signalèrent que par leur faiblesse. Les intrigues de cour, les divisions intestines, les attaques des tribus indépendantes, préparèrent la ruine de l'Etat, qui ne fit plus que marcher de jour en jour vers sa chute devenue inévitable.

En 1738, *Nadir-Shah* (*Thamas-Kouly-Kan*), roi de Perse, alléguant divers griefs contre Mohamed-Shah, empereur mogol, et secondé à la fois par la faiblesse de l'empire et par la trahison, pénétra presque sans résistance dans le Nord-Ouest de l'Indostan, entra en vainqueur dans la ville de Delhi, dont il fit massacrer les habi-

tans, et emporta tous les trésors de l'Inde accumulés pendant plusieurs siècles.

D'autres invasions eurent lieu successivement, notamment en 1747, 1756, et en 1761, de la part des Afghans, qui, dans cette dernière année, gagnèrent la célèbre bataille de Panniput, dans la province de Delhi, où 150 mille hommes commandés par Ahmed-Shah-Abdalla, roi de Caboul, défirent 200 mille Marhattes (1).

Ennemis naturels de la dynastie mogole, les Marhattes aspiraient à se rendre maîtres de l'Inde; ils s'emparèrent de plusieurs provinces, en ravagèrent d'autres, et avec leur nombreuse cavalerie, qui faisait leur principale force, ils traversaient presque sans interruption l'empire dans tous les sens.

Les soubadars ou gouverneurs des provinces

---

(1) Le butin fait sur les Marhattes fut incalculable; leur camp fut pris avec toute l'artillerie, les tentes, les éléphans, les chameaux, les chevaux, le bagage et un immense trésor : « The plunder was invaluable, consisting of the whole artillery, tents, elephants, horses, camels, and other cattle and baggage, with a vast treasure. » (*Hist. of the reign of Shah-Aulum*, p. 24).

s'en rendaient les maîtres et prenaient le titre de nababs. A la cour de Delhi, les ministres usurpaient l'autorité souveraine. L'un d'eux, après avoir détrôné Ahmed-Shah, en 1753, et lui avoir fait crever les yeux, finit par assassiner Allumgire II (Aâlem-Guyr), le 30 octobre 1759. Shah-Allum ou Aulum (Chah-Aâlem), fils de ce dernier, pour se soustraire à de telles violences, s'était réfugié à Luknow, pour réclamer l'appui du nabab d'Oude.

Le désordre le plus complet régnait partout. L'empire miné jusque dans ses fondemens et ébranlé de toutes parts, devait s'écrouler enfin sous les coups redoublés qu'il essuyait de jour en jour. Tant de causes de dissolution préparaient le succès des Européens qui accouraient se disputer cette riche dépouille.

Différentes nations de l'Europe, les Portugais, les Hollandais, les Français, les Anglais, les Danois, attirés dans l'Inde par des vues commerciales, n'eurent d'abord que quelques factoreries ou comptoirs sur les côtes. Mais l'esprit de spéculation et des circonstances favorables ayant développé leur ambition, quelques-uns d'entre eux commencèrent à former des établissemens

militaires et à s'immiscer dans les querelles des nababs révoltés, ce qui leur fournit le moyen d'acquérir du territoire. Vers le milieu du siècle dernier, les Français étaient devenus la plus prépondérante des nations européennes dans l'Inde. Mais ils furent enfin forcés de céder aux Anglais une supériorité que ceux-ci ont su conserver au travers de diverses alternatives de succès et de revers, et qu'ils ont enfin si prodigieusement étendue; résultat qui est principalement le fruit de l'établissement et du régime de la Compagnie des Indes orientales, créée sous le règne d'Elisabeth.

Au milieu de tous les élémens de destruction que nous avons indiqués, déchaînés successivement contre la maison impériale de Timour, depuis la mort d'Aureng-Zeb, et surtout depuis l'avénement de Mohamed-Shah, en 1718, jusqu'à l'assassinat d'Allumgire en 1759, l'empire mogol se rétrécissant chaque jour, fut enfin circonscrit dans les étroites limites de quelques petites provinces autour de la capitale, et l'on vit, dit Malte-Brun, « le descendant du puissant Aureng-Zeb, « qui avait joui de 900 millions de revenus, se « contenter de recevoir d'une Compagnie mar- « chande, une rente viagère de 330 milles livres « sterling (8 millions de francs). »

Shah-Allum, que nous avons vu réfugié auprès du nabab d'Oude, s'y trouvait encore lorsque la mort de son père l'appela au trône (1). Il nomma d'abord Shuja-Doula à la place de vizir, et avant de se rendre dans sa capitale, il voulut tenter de reconquérir la province de Bengale. Le nabab était la créature des Anglais, et ceux-ci se prononcèrent en sa faveur. La bataille de Buxar, qui eut lieu le 23 octobre 1764, eut pour résultat de mettre la personne de Shah-Allum et toutes les possessions de son vizir à la disposition des Anglais. Mais Shah-Allum ayant cédé à la Compagnie, par un firman, les provinces de Bengale, de Bahar et d'Orissa, la principauté d'Oude fut rendue au vizir (2).

La ville d'Allahabad ayant été choisie pour la

---

(1) Quelques auteurs disent qu'à cette époque Shah-Allum venait d'être fait prisonnier par les Anglais, à la suite d'une première expédition dans le Bengale, antérieure à la mort de son père.

(2) La province d'Allahabad fut assignée en garantie à Shah-Allum, avec une somme annuelle de vingt-six lacks de roupies sur les revenus du Bengale; au moyen de quoi Shah-Allum céda à perpétuité à la Compagnie anglaise les

résidence de Shah-Allum, ce monarque y demeura cinq années, paraissant moins le prisonnier des Anglais que placé sous leur protection. Enfin, à l'aide des Marhattes, il rentra à Delhi, le 25 décembre 1771, en grande pompe et aux acclamations du peuple (1).

Mirza-Nujuff-Khan fit respecter son autorité. Tant que vécut ce vertueux ministre, la

---

province du Bengale, de Bahar et d'Orissa, fournissant un revenu annuel de trois millions sterling.

« The province of Allahabad, including the district of « Corah, estimated at the yearly revenue of twenti-two « lacks of rupees, was assigned him in guarantee by the « Company; and, in addition, to render his establishment « *splendid*, the British Governor, in behalf of the Com- « pany, agreed to pay into his majesty's treasury the « annual sum of twenty-six lacks of rupees from the re- « venues of Bengal. — In return for these concessions, « Shah-Aulum directed a firmaun to be made out, consti- « tuting the English East-India Company perpetual De- « waun of the rich and fertile provinces of Bengal, Bahar « and Orissa, affording a revenue of three millions ster- « ling. »

(*History of the reign of Shah-Aulum*, p. 26).

(1) *History of the reign of Shah-Aulum*, pag. 38.

personne de l'empereur fut entourée d'hommages, et son pouvoir paraissait bien établi dans les provinces de Delhi et d'Agra. Mirza-Nujuff mourut le 22 avril 1782. Il y eut alors, pour le remplacer, trois compétiteurs que refusait également Shah-Allum, dont le désir était de confier la direction des affaires à son propre fils. Mais Mirza-Shuffie, l'un des chefs mogols, s'empara violemment de la place de ministre et s'y soutint par le moyen de ses troupes, malgré l'indignation de son souverain et la haine de ses rivaux.

Tel était l'état des choses, lorsque M. de Boigne arriva, comme nous le verrons plus bas, dans la capitale de l'Indostan. Donnons maintenant quelques détails sur la nation des Marhattes.

§. III. NOTICE SUR LES MARHATTES.

Au commencement du siècle dernier, le nom des Marhattes comme puissance était à peine connu, et les premières années de ce siècle l'ont vu disparaître. « Il semble, dit M. Langlès, que « l'histoire de la puissance d'un peuple qui a joué « un rôle très-important sur la scène politique « de l'Inde, pendant un siècle et demi, n'est pas « tout-à-fait indigne de l'attention d'un philoso-

« phe, et réclame quelques pages dans les An-
« nales de l'Asie (1). »

Et en effet, l'histoire dira que, dans ce court intervalle, une nation de montagnards, provoquée par les attaques de l'ambitieux Aureng-Zeb, sortit de l'obscurité en défendant son indépendance; que ce peuple, après avoir repoussé son puissant agresseur, devint conquérant à son tour, parvint à occuper une grande partie de l'Inde, et finit par renverser de fond en comble l'empire colossal établi par les célèbres descendans de Timour-Leink. L'histoire ajoutera que les Marhattes dûrent leurs derniers et leurs plus brillans succès aux bataillons commandés et disciplinés par un Savoisien, dans les batailles d'Agra, de Patan, de Mirtah, etc. Elle ne manquera pas de remarquer que la *Croix blanche* de Savoie flotta longtemps victorieuse dans l'Indostan, jusqu'au moment où le général de Boigne quitta l'Inde pour venir répandre sur son pays natal des richesses glorieusement acquises sur les bords de l'Indus et du Gange.

---

(1) *Voyage chez les Marhattes*, par feu M. *Tone*, traduit de l'anglais, publié par M. *Langlès;* Paris, 1820.

Les Marhattes, nation hindoue, avaient été refoulés par les Musulmans derrière les Gates occidentales, entre cette chaîne de montagnes et la mer. Leurs Etats primitifs comprenaient le Baglana, le Khandesh, et la côte occidentale depuis Surate jusqu'à Canara. L'histoire du Décan, de *Férychtah*, fait mention de l'existence de quelques chefs marhattes depuis le milieu du 14e siècle; mais cette nation ne commença à acquérir de la célébrité que sous le règne d'Aureng-Zeb. Sévadjy est le premier chef qui peut être considéré comme le fondateur de la puissance marhatte. Il bâtit, vers l'an 1670, la forteresse de Raïghor, à l'Ouest de Pounah. Il résista vigoureusement aux armes d'Aureng-Zeb, força ce prince de payer un tribut, et laissa, à sa mort, en 1685, la nation marhatte en possession d'un vaste territoire.

Son fils Sambadjy, qui lui succéda, fut assassiné peu de temps après, et eut pour successeur Saou-Raja, dont le règne fut long et glorieux. Mais, sur la fin de sa vie, il institua son ministre dans la dignité de peichouâ et lui délégua son autorité. Le ministre se rendit maître absolu et confina le Raja dans la forteresse de Sattarah. Saou-Raja mourut en 1740. Sous son successeur,

l'office de peichouâ devint héréditaire dans la famille du ministre, et les descendans de Sévadjy continuèrent à être relégués à Sattarah dans une pompeuse captivité.

Les autres chefs, secouant peu à peu le joug de l'autorité, se rendirent à peu près indépendans du raja de Sattarah, et la dignité de peichouâ ne tarda pas à devenir presque purement nominale. Ainsi, en peu d'années, le gouvernement monarchique fondé par Sévadjy fut transformé en une aristocratie fédérative et militaire, composée de plusieurs Etats indépendans les uns des autres, n'ayant d'autres lien que l'intérêt de la défense commune. Le peichouâ se considérait encore comme le chef de la Confédération, mais les autres ne le regardaient plus que comme le *primus inter pares*.

Les Etats marhattes s'étendaient alors de Surate à Orissa, et du *Chumbul* (1) jusqu'au Carnatic. Les chefs principaux qui régnaient sur cet em-

---

(1) Le *Chumbul* a marqué, jusqu'aux conquêtes de Sindia, la limite entre l'empire du Mogol et les Etats des Marhattes.

pire étaient le *Peichouâ*, *Sindia*, *Guickouar*, *Bhomsla* et *Holkar*.

Tant que les troubles qui accompagnaient le démembrement de l'empire mogol offrirent aux Marhattes des chances de succès, ils en profitèrent pour s'agrandir et marchèrent rapidement de conquêtes en conquêtes. Mais lorsque, par l'effet de cette dissolution, il se fut formé et consolidé divers Etats indépendans, ils se trouvèrent arrêtés par des barrières difficiles à surmonter. A l'Est, les Anglais étaient en mesure d'étendre les possessions qu'ils avaient acquises. Au Sud, les Etats mahométans d'Hydrabad et de Mysore s'étaient mis en état de se faire respecter. Quant au nizam, il se contentait de garder ses frontières, mais l'active ambition d'Hyder-Ally le poussait hors des siennes; et la principauté de Savanore, située à l'extrémité méridionale des Etats du Peichouâ, devint l'objet de guerres continuelles et de haines irréconciliables.

C'était donc vers le Nord seulement que les Marhattes pouvaient diriger leurs vues d'agrandissemens ultérieurs. De ce côté ils étaient bornés par le Chumbul, et la cour de Pounah excitait continuellement les chefs des Etats voisins de ce

fleuve, à le dépasser et à reculer ainsi les frontières septentrionales de l'empire marhatte. L'ambition et les talens de Mahadajy-Sindia n'étaient pas au-dessous d'une telle entreprise; mais des troubles intérieurs détournèrent quelque temps les regards de la nation des Etats de ses voisins, et l'obligèrent de porter son attention sur ses propres affaires.

En 1773, Ragonath, oncle du peichouâ Narraine-Rao, fit assassiner son neveu et s'empara de l'autorité. Bientôt en guerre avec le nizam Ally-Khan, il fut obligé de se rendre à l'armée. Cependant, la veuve de Narraine-Rao accoucha d'un fils dont les droits furent reconnus par la plupart des chefs marhattes. Presque tous indignés de l'usurpation de Ragonath, ils prirent les armes, se liguèrent avec le nizam, et la guerre civile fut allumée. Ragonath se réfugia à Bombay et implora le secours des Anglais, qui, malgré les plus grands efforts, ne purent réussir à le faire réintégrer. Remis au gouvernement de Pounah, il fut relégué dans une place, où il mourut quelques années après. Les Anglais, qui n'avaient d'abord pris parti que comme auxiliaires, en faveur de l'usurpateur, continuèrent ensuite la guerre

pour leur propre compte et eurent à se mesurer contre les forces réunies de toute la puissance marhatte.

Dans le cours de la longue guerre qui suivit, Sindia déploya ces hauts talens militaires et cette habile politique qui le distinguaient. Il défit à Wurgaom l'armée anglaise commandée par Egerton, obligea celui-ci de signer un traité, dont il dicta lui-même les termes, et prit des ôtages pour en assurer l'exécution. Il se rendit arbitre dans les dissensions des ministres à la cour de Pounah, et enfin il eut la gloire d'être le médiateur, le signataire et le garant du traité de Salbye. Ce traité, qui mit fin à une guerre de plus de huit années, fut signé le 17 mai 1782, par Sindia, au nom de toute la Confédération marhatte, et par M. Anderson, au nom du Gouvernement britannique.

Pendant que la guerre avait retenu Sindia dans le Décan, les Anglais avaient excité ses tributaires à la révolte; et pour opérer une diversion, ils avaient fait pénétrer une armée jusque dans le centre de ses Etats. Les forts de Lahar et de Gwalior avaient été pris et cédés au rana de Gohud. Mais la paix se trouvant faite, Sindia put

s'occuper de rétablir l'ordre dans ses possessions.

Il soumit les rebelles, reprit Gwalior et força le rana de Gohud de se rendre à discrétion. Comme les deux rajas de Bundelconde avaient aussi négligé d'acquitter leurs tributs, Sindia, pour les châtier et pour réduire cette province, envoyait contre eux Appa-Kundhe-Rao; et le général de Boigne, comme nous le verrons en son lieu, marchait pour la même fin avec ses deux bataillons.

MÉMOIRE

SUR

LA CARRIÈRE MILITAIRE ET POLITIQUE

DE M. LE GÉNÉRAL

COMTE DE BOIGNE.

CHAPITRE PREMIER.

M. de Boigne entre successivement au service de France et de Russie. Il est fait prisonnier par les Turcs. Il se rend à Smyrne et forme le dessein de passer dans l'Inde. Il fait naufrage sur les côtes d'Égypte. Il part pour l'Inde, arrive à Madras et entre au service de la Compagnie anglaise. Après une campagne contre Hyder-Ally, il quitte le service et se détermine à revenir en Europe. Son arrivée à Delhi.

M. DE BOIGNE partit de Chambéry, lieu de sa naissance, en 1768, à l'âge de 17 ans, pour entrer au service de France, dans le régiment de Clare, l'un des cinq composant la brigade irlandaise, qui avaient pour colonels-propriétaires des seigneurs de la même nation. Le jeune de

Boigne alla joindre ce corps à Landrecies. M. Leigh, qui le commandait en l'absence de lord Clare, y avait introduit la meilleure discipline et toute l'instruction qu'il pouvait comporter. C'est là que M. de Boigne apprit les premiers élémens de la science militaire, dont il devait faire plus tard un si brillant usage. Sous cet excellent officier, il s'appliqua à une parfaite connaissance des différens exercices et à une étude approfondie des principes théoriques de l'art de la guerre.

Le régiment de Clare, suivant l'ordre du service, fut appelé à passer les mers; il fut embarqué à Dunkerque pour se rendre à l'Ile-de-France. Après une garnison de dix-huit mois dans cette colonie, il revint en Europe, débarqua à Lorient et reçut sa destination pour Béthune.

Il y avait alors cinq ans que M. de Boigne était au service français. Il avait acquis des connaissances étendues dans l'exercice de sa profession, mais il n'avait obtenu que peu d'avancement. Né avec beaucoup d'activité et pressé par une noble ambition de se distinguer dans la carrière qu'il avait embrassée, il commença à se dégoûter d'une vie insignifiante et monotone, qui, se bor-

nant à des changemens de garnison, offrait peu d'encouragement à un jeune homme qui n'avait d'autre appui que ses talens, et surtout ne lui laissait entrevoir aucune perspective conforme à ses désirs. Il demanda son congé et se rendit à Turin, où il reçut de la bonté du marquis d'Aiguebelanche des lettres de recommandation pour l'amiral Orloff, qui commandait dans l'Archipel les forces de terre et de mer de la Russie. Muni de ces lettres, il partit pour Marseille et s'y embarqua sur le premier navire faisant voile pour la Grèce. Arrivé dans l'île de Paros, il entra sur-le-champ avec le grade de capitaine dans un régiment grec au service de l'Impératrice Catherine. Ce corps fit partie d'une division de l'armée envoyée pour faire le siége de Ténédos. M. de Boigne fut fait prisonnier dans une sortie de la garnison turque. Transporté à Scio, il fut retenu dans cette île pendant sept mois, jusqu'au moment où la paix vint lui rendre la liberté.

La guerre étant terminée, les officiers étrangers, devenus moins nécessaires, se virent fermer le chemin de l'avancement. M. de Boigne quitta le service de la Russie et s'embarqua pour Smyrne. Dans cette grande ville maritime, rendez-vous du

commerce de l'Europe et de l'Asie, il rencontra des Anglais qui arrivaient de l'Inde. Il fut tellement frappé des descriptions qu'ils faisaient de ces riches et belles contrées, qu'il résolut d'y aller tenter la fortune. Rempli de ce dessein et animé par l'espérance, il se rendit à Constantinople, et de là, par la voie d'Alexandrette, à Alep, où il joignit une caravane qui partait pour Bassora. Mais par suite des succès que venaient d'obtenir les Persans contre les Turcs, avec qui ils étaient alors en guerre, la route devenait dangereuse : la caravane, arrivée à Bagdad, fut obligée de rétrograder, et notre jeune voyageur revint à Smyrne. Ne pouvant pénétrer dans l'Inde par la Perse, il essaya une autre route et se rendit à Alexandrie. Dans la traversée de cette ville à Rosette, il fit naufrage à l'entrée du Nil. Jeté sur une plage étrangère, il s'y trouva à la merci des Arabes. On connaît l'avidité de ces enfans du désert à dépouiller les riches, et la généreuse hospitalité qu'ils exercent envers les malheureux. Ces nouveaux hôtes de M. de Boigne lui prodiguèrent tous les secours, et avec leur aide il parvint au Caire. Après quelques délais et beaucoup de difficultés qu'il n'aurait pu vaincre

par lui-même, la bienveillance de M. Baldewin, consul britannique, lui procura enfin le moyen de passer dans l'Inde. Il s'embarqua à Suez et arriva, au commencement de l'année 1778, à Madras, siége d'une Présidence anglaise et l'un des établissemens militaires de la Compagnie des Indes.

M. de Boigne, séduit par les brillantes peintures qu'on lui avait faites de l'Inde et par les assurances de l'avancement rapide que l'on obtenait dans le service de l'Angleterre, était venu à Madras avec des espérances exagérées de succès. Il ne tarda pas à être détrompé, et bientôt réduit à ses propres ressources, il donna pendant quelque temps des leçons d'armes à Madras, en attendant un meilleur sort.

Enfin il se détermina à demander du service à la Compagnie; et, malgré le pas rétrograde qu'on lui faisait faire, n'apercevant rien de plus avantageux pour le moment, il accepta le grade d'enseigne dans le 6e bataillon d'infanterie du pays.

Dans ce temps là, Hyder-Ally, sultan de Mysore, avait conçu le projet d'expulser les Anglais de la presqu'île de l'Inde et de détruire leur

puissance. Dans cette vue, il avait négocié des traités et s'était attaché pour alliés le nizam du Décan, les Marhattes et même le nabab d'Oude dans l'Indostan. Les Anglais, prévoyant l'orage qui les menaçait, députèrent à Séringapatnam des envoyés auprès d'Hyder-Ally, qui ne voulut pas même les recevoir et déclara qu'il n'entendait à aucune proposition. C'était en 1780; la guerre éclata sur-le-champ; le sultan de Mysore se mit lui-même à la tête de son armée, dont l'aile droite était commandée par son fils Tippoo.

M. de Boigne servit au commencement de cette guerre dans le grade subalterne où il se trouvait placé. L'ennemi fondit sur la province d'Arcote; le 6e bataillon, avec tout le détachement du colonel Baillie, dont il faisait partie, fut surpris et détruit par Tippoo. Mais M. de Boigne, qui avait été détaché avec deux compagnies, pour escorter des convois de grains de Madras à l'armée, échappa au sort de ses camarades. La guerre se prolongea jusqu'en 1784, avec des succès et des revers à peu près compensés de part et d'autre. M. de Boigne avait quitté le service anglais long-temps avant cette époque, par suite d'un passe-droit dont il croyait avoir à se plaindre.

Les mêmes vues qui l'avaient arraché à son pays natal, qui, restreintes dans leur essor, l'avaient fait quitter les services de France et de Russie et l'avaient poussé jusque dans l'Inde, ce même désir de s'illustrer le fit renoncer au service de la Compagnie, où, en sa qualité d'étranger, il ne pouvait guère espérer d'arriver à un poste éminent. Se voyant donc entièrement déçu de ses premières espérances, il résolut de retourner en Europe. Il projeta son retour par terre, plutôt que par la voie ordinaire de mer. Jeune et jouissant d'une parfaite santé, les fatigues et les périls d'un voyage au travers de toute l'Inde et de la Perse jusqu'à la mer Caspienne, ne le décourageaient point. Plein de cette nouvelle idée, il quitta le service de la Compagnie et prit la route de Calcutta.

La route périlleuse que se proposait M. de Boigne au travers de l'Inde, de l'Afghanistan et de la Perse, quoiqu'elle eût été suivie par d'anciens voyageurs européens, aurait eu, à l'époque dont nous parlons, tout le mérite et tout l'attrait de la nouveauté. D'autres vues, comme on le verra bientôt, firent abandonner à M. de Boigne un projet qui n'est pas resté sans résultat,

puisqu'il inspira au célèbre Forster l'idée d'exécuter ce que le Général avait résolu, et que nous lui devons les premières et à peu près les seules données exactes sur ces pays lointains, qu'il a décrits dans son excellent ouvrage.

Lord Macartney, gouverneur de Madras, avait donné à M. de Boigne de bonnes lettres de recommandation pour M. Hasting, gouverneur général du Bengale. Arrivé à Calcutta au commencement de 1783, il fut reçu avec l'accueil le plus favorable par le gouverneur, à qui il exposa son dessein. M. Hasting applaudit à son intention de retourner en Europe par terre; l'entreprise annonçait de la hardiesse et du courage : elle lui inspira de l'intérêt pour le jeune officier. Afin de faciliter son voyage, il lui donna des lettres non-seulement pour les autorités anglaises du Nord de l'Inde, mais aussi pour les divers princes alliés de la Compagnie, ou en paix avec elle, et notamment pour l'empereur des Mogols.

Après un court séjour à Calcutta, M. de Boigne se mit en route. A Lucknow, capitale de la province d'Oude, il fut aussitôt présenté au nabab, par M. Midleton, ambassadeur anglais auprès de cette cour, et sa réception fut des plus

flatteuses. Asuf-Ul-Doula lui présenta, suivant l'usage de l'Inde, un kélat ou présent en étoffe et en bijoux, de la valeur de quatre mille roupies (1).

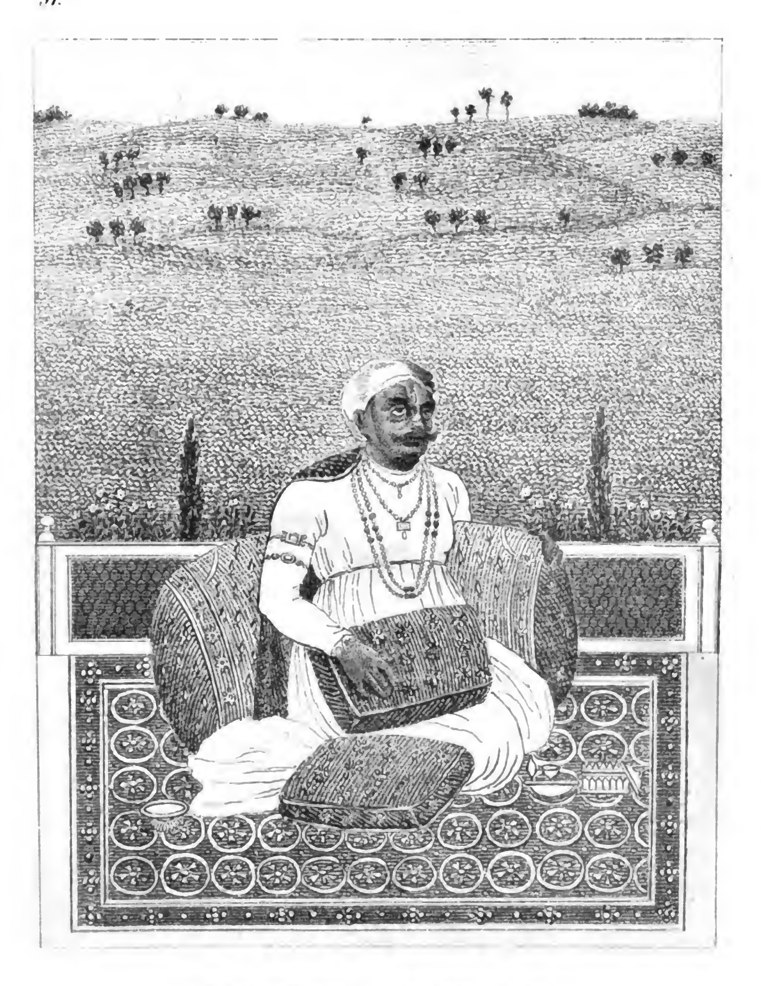
Ce ne fut pas là le seul avantage que lui procurèrent les lettres du gouverneur général du Bengale. Notre voyageur reçut encore de la générosité du nabab, des effets de commerce pour une somme de douze mille roupies sur Caboul et Candahar, villes situées à plus de la moitié de la distance entre Calcutta et la mer Caspienne. Tranquille dès-lors sur les moyens pécuniaires que pouvait exiger son voyage, il prolongea son séjour à Lucknow, pour se perfectionner dans la langue et recueillir des renseignemens sur les pays qu'il devait traverser. Pendant les cinq mois qu'il demeura dans cette ville, il fut constamment logé chez le colonel Pollier, suisse de nation, qui était au service de la Compagnie des Indes. Il fit aussi plusieurs connaissances parmi les officiers anglais, et il entra avec quelques-uns d'eux dans des relations d'amitié qui ont duré jusqu'à sa mort.

---

(1) La valeur de la roupie varie dans l'Inde d'une place de commerce à l'autre; elle est approximativement de 2 fr. 50 c., ou de 3 fr.

A l'époque où nous sommes arrivés, le major Browne, nommé ambassadeur à la cour de l'empereur mogol, faisait ses préparatifs pour se rendre à Delhi. Comme c'était, pour le moment, la destination de M. de Boigne, ils s'arrangèrent pour faire route ensemble. Mais des dépêches arrivées de la part du ministre impérial ayant fait ajourner le départ du major, M. de Boigne partit seul pour Delhi, où il arriva sur la fin du mois d'août 1783.





MADHAJEE SINDIAH,

D'après le portrait original appartenant à Mr. Thos. Daniell, Ecuyer.

CHAPITRE II.

M. de Boigne ne peut obtenir d'être présenté à l'empereur mogol. Il renonce à son projet de retour en Europe. Il offre ses services au rana de Gohud. Il conclut avec le raja de Jypore un arrangement qui demeure sans résultat. Il entre au service de Mahadajy-Sindia.

On a vu, dans l'Introduction, que, lorsque M. de Boigne arriva à Delhi, Mirza-Shuffie était à la tête des affaires de l'empire. Le premier soin du voyageur fut de solliciter l'honneur d'être présenté à l'empereur et de mettre au pied du trône les lettres du gouverneur général dont il était porteur. Mais Mirza-Shuffie, qu'une guerre contre les Jates avait appelé dans la province d'Agra, se trouvant absent de la capitale, son frère, Zein-Al-Aboudine, commandant de Delhi, n'osa prendre sur lui de présenter M. de Boigne à

l'empereur et le pria d'attendre le retour de Mirza-Shuffie. Après quinze jours de délai, M. de Boigne résolut de se procurer une entrevue avec le ministre lui-même et se mit en route pour le camp devant Agra. Mirza-Shuffie le reçut avec des égards étudiés et éluda sa demande. Shah-Allum était d'un caractère trop facile, et la position du ministre trop équivoque, pour que celui-ci n'eût pas pris pour règle d'éloigner tous ceux qu'il présumait pouvoir faire impression sur l'esprit de son maître. C'est par ce motif que l'ombrageux ministre avait réussi, par les lettres dont nous avons parlé plus haut, à faire différer le voyage du major Browne. Mirza-Shuffie sachant d'ailleurs que M. de Boigne devait accompagner l'ambassadeur anglais, il crut qu'il faisait partie de l'ambassade et s'opposa à toute entrevue de l'étranger avec l'empereur, à moins qu'elle n'eût lieu en sa présence. M. de Boigne ne pouvant rien changer à cette détermination, se vit forcé d'attendre.

Dans le camp du ministre-général, on s'entretenait naturellement de ce qui se passait dans les pays voisins; et l'invasion que faisait alors Sindia sur le territoire du rana de Gohud, ne pou-

vait manquer d'être souvent le sujet des conversations. M. de Boigne écoutait ces détails avec un vif intérêt; ils changèrent bientôt ses résolutions. N'ayant, après tout, d'autre but que d'acquérir un nom et une honorable fortune, il abandonna l'idée de son retour en Europe et conçut dès ce moment l'idée de se lancer définitivement sur la scène militaire et politique de l'Inde, en entrant au service de quelqu'une des puissances indigènes. Complètement libre dans son choix, il se proposait de saisir sans délai la première occasion qui lui paraîtrait la plus propre à le conduire à son but.

Qui peut prévoir les chances du sort, et qui ne serait frappé de la singularité de certains événemens qui se développent quelquefois dans un sens précisément opposé à leur direction primitive? M. de Boigne offre ses services au rana de Gohud contre Sindia, c'est-à-dire contre le prince même dont il était destiné à porter les Etats à un si haut degré de prospérité et dont il devait si fort accroître la puissance. Il proposa en effet au rana de lever secrètement un corps de huit mille hommes; et avec la conscience de ses moyens, avec cette confiance qu'inspire le génie et la jeunesse, il se fit fort, avec le corps qu'il devait

lever et avec l'aide de 1200 hommes commandés par un Ecossais nommé Sangster, depuis longtemps au service du rana, de surprendre l'armée marhatte et de la chasser du territoire de Gohud. Sindia était entré dans cette province à la tête d'une armée nombreuse, et répandait la terreur dans tout le pays. Dans cette fâcheuse situation, Chutter-Sing, le prince régnant, implora le secours des Anglais. Mais, quoique la Compagnie n'ignorât pas l'ambition du chef marhatte et ses vastes projets de conquêtes, elle ne crut pas devoir rompre avec un prince qu'elle redoutait et avec qui elle venait de former une alliance. Elle éluda en conséquence la demande d'un secours militaire; mais le gouverneur général offrit sa médiation par l'entremise de M. Anderson, résident anglais auprès de Sindia. M. de Boigne, qui était toujours à Agra, impatient des longueurs de sa négotiation avec Chutter-Sing, et rebuté d'ailleurs par le procédé du rana, qui avait donné de la publicité à ses propositions, retira ses offres de services et s'adressa à Pertaub-Sing, raja de Jypore.

Sur ces entrefaites, M. Anderson, que M. de Boigne avait connu à Calcutta, lui écrivit et l'in-

vita à l'aller joindre au camp devant Gwalior, place forte dont Sindia faisait alors le siége. M. de Boigne, à qui le défaut d'emploi laissait du loisir, se rendit à l'invitation de son ami et se mit en route pour le camp marhatte. N'ayant pu arriver avant la nuit jusqu'à la tente de M. Anderson, il fut obligé de dresser la sienne parmi celles des Marhattes. Sindia, informé de son arrivée, crut, comme le ministre de la cour de Delhi, qu'il faisait partie de l'ambassade anglaise, et, dans cette persuasion, il fit enlever dans la nuit tous ses papiers, où il espérait de trouver le fil de la correspondance du gouvernement du Bengale avec le Grand-Mogol. Quelques jours après, une partie des objets dérobés à M. de Boigne lui fut rendue, et l'on simula quelques démonstrations pour découvrir les voleurs et les punir.

Pendant que M. de Boigne prolongeait sa visite à M. Anderson, en attendant que sa négociation avec le raja de Jypore fût terminée, des événemens inattendus changèrent la face des choses à la cour de Delhi. L'élévation de Mirza-Shuffie et son administration tyrannique avaient excité la jalousie et la haine d'Afrasiab-Khan et de Mahomed-Beg-Humadani ou Hamdani-Khan,

qui aspiraient à le supplanter. Ils se liguèrent avec quelques autres seigneurs et conspirèrent sa perte. Feignant le désir d'une réconciliation, ils l'invitèrent à une entrevue amicale. Le 23 octobre 1783, Humadani, accompagné de son neveu Ismaël-Beg, et Mirza-Shuffie, montés sur leurs éléphans, s'approchent pour s'embrasser, suivant l'usage de l'Inde, et au signal convenu, Ismaël-Beg s'élance sur le ministre et lui plonge un poignard dans le sein. Mirza-Shuffie pousse un cri, tombe de son éléphant et expire (1). Sa mort fit place à Afrasiab-Khan, que l'empereur fut forcé de reconnaître pour son ministre. Un tel attentat, sanctionné par le souverain, peut donner une idée de la violence des chefs mogols, de la faiblesse du gouvernement et du degré d'abjection auquel étaient descendus les successeurs de Timour et d'Aureng-Zeb.

Quelques jours après cet événement, M. de Boigne apprit que ses propositions étaient agréées du raja de Jypore. Mais avant de se rendre au-

---

(1) *The history of the reign of Shah-Allum*, pages 112 et 113.

près de ce prince, il crut de son devoir de faire part à M. Hastings qu'il avait renoncé à son voyage en Europe et qu'il venait de prendre des arrangemens avec le raja de Jypore. La lettre, adressée au gouverneur général du Bengale, et où le nom de celui-ci était accompagné de tous ses titres, fut prise pour une pièce officielle, et comme telle fut lue en plein conseil. Quelques membres feignirent de prendre ombrage des démarches faites par un Européen pour entrer au service d'un prince du pays, sans en avoir référé à la Compagnie. M. Hastings ne partageait point intérieurement cette opinion; mais, eu égard à sa position et aux ennemis qu'il avait dans le conseil, il cru devoir écrire à M. de Boigne qu'il eût à revenir à Calcutta. Il était étrange que le conseil du Bengale prétendît qu'il entrait dans ses attributions de demander compte de ses actions à un étranger qui n'était point sujet de l'Angleterre, et de s'immiscer dans un arrangement entre un prince indépendant et un officier savoisien. M. de Boigne sentit tout l'arbitraire de la mesure qui le concernait, mais il avait des obligations personnelles à M. Hastings, et l'influence de la Compagnie était trop grande dans

l'Inde pour qu'il ne crût pas d'une saine prudence d'adhérer à l'invitation de se rendre à Calcutta. Lorsqu'il fut arrivé dans cette ville, le gouverneur général eut la franchise de lui dire que son tort était d'avoir donné à sa dépêche une forme officielle qui semblait demander la sanction d'un arrangement déjà conclu; que pour lui, il ne s'opposait point à ce qu'il entrât au service d'un prince du pays, mais qu'en sa qualité de gouverneur, il ne pouvait lui donner une approbation ostensible; qu'au reste, l'autorité fermerait les yeux sur son départ. Le langage et les procédés de M. Hastings étaient une preuve de sa bienveillance envers un jeune officier qu'il ne voulait pas priver des occasions favorables de pousser sa carrière; il permit à M. de Boigne de l'accompagner à Lucknow, où il continua de lui donner des marques d'amitié.

Toute difficulté étant levée, M. de Boigne se hâta de retourner à Agra, pour se rendre de là auprès du raja de Jypore. L'état de guerre où se trouvait encore le pays exigeait la précaution d'une petite escorte armée; et l'on eut bientôt la preuve que cette précaution, loin d'être superflue, ne se trouvait pas même suffisante. Le zemindar

qui commandait un petit fort dans le territoire de Jypore fit arrêter l'escorte et demanda les papiers des voyageurs. Lorsqu'on lui eut montré le brevet délivré par le raja, il dit qu'il n'était pas sujet de Jypore, mais qu'il relevait immédiatement de l'empereur; et lorsqu'on lui exhiba les lettres pour la cour de Delhi, il prétendit qu'il était indépendant et ne reconnaissait aucun supérieur. Le but du zemindar était évidemment de rançonner les voyageurs : à la faveur du fort qu'il commandait et entretenant quelques soldats, il profitait des troubles du moment pour extorquer de l'argent de tous ceux qui passaient sous ses murs. Il fallut se résigner et céder à la force : M. de Boigne, après trois jours de détention dans le fort, ayant remis une somme et quelques armes de fabrique européenne, il lui fut permis de continuer sa route.

Ce n'était pas assez que la négociation avec le raja de Jypore eût été traversée par des obstacles, et son exécution retardée par les contrariétés que nous venons d'exposer : mais, par une étrange fatalité, elle devait encore demeurer sans résultat. Arrivé à Jypore, M. de Boigne apprit que la position du raja envers ses voisins étant changée,

ce prince le dispensait de ses services. Toutefois il lui fut remis une somme de 10 mille roupies pour ses frais de voyage.

La position de M. de Boigne, il faut en convenir, était cruelle dans cette circonstance. Il avait quitté sa patrie, comme nous l'avons vu, à 17 ans; il avait maintenant le double de cet âge; et après avoir essuyé tant de fatigues, bravé avec courage tant de dangers, après avoir erré sous tant de climats divers et tenté toutes les voies de la fortune, il se retrouvait à peu près au même point d'où il était parti. Mais les caractères énergiques ne se laissent pas abattre dans les momens difficiles. Les crises les plus pénibles touchent souvent à un heureux dénouement : M. de Boigne ne se découragea point; et le jour arrivait en effet où sa persévérance allait être couronnée du succès.

Il se rendit à Delhi, où il trouva son ami le Major Browne, avec qui il se concerta sur les moyens de trouver enfin du service. Etranger au pays et redevenu entièrement maître d'un nouveau choix à faire, il n'avait aucun motif de préférence. C'était le moment où Sindia, comme nous l'avons dit, projetait une expédition contre

le Bundelconde. Les préparatifs qu'il faisait pour réduire cette province et le besoin de soldats que supposait cette entreprise, firent naître à M. de Boigne la pensée d'offrir ses services à ce chef marhatte, en lui proposant de lever deux bataillons de 850 hommes chacun. Cette offre fut communiquée à Sindia par l'entremise de son ambassadeur à la cour de Delhi; après quelques délais, elle fut acceptée et les conditions arrêtées par une négociation terminée à Muttra.

La paye fut réglée à mille roupies par mois pour le général, et à huit roupies pour chaque homme, officiers et soldats, l'un portant l'autre. M. de Boigne assigna cinq roupies et demie par mois aux soldats, et avec ce qui lui restait, il fixa proportionnellement la paye des officiers.

Dans un pays tel que se trouvait l'Inde à cette époque, où chaque famille comptait un ou plusieurs militaires dans son sein, où tous les paysans étaient dans l'usage de prendre les armes au premier appel et toujours prêts surtout à s'enrôler sous les drapeaux de quiconque leur offrait une solde avantageuse, dans de telles circonstances, M. de Boigne ne pouvait manquer de voir bientôt compléter ses deux bataillons. Mais il était plus diffi-

cile qu'un seul homme, uniquement par ses efforts personnels, pût parvenir à discipliner, dans un temps donné, des soldats qui n'avaient jamais fait la guerre que comme partisans, et à leur donner un degré d'instruction militaire convenable. Toutefois, au bout de cinq mois, les deux bataillons furent prêts à marcher et reçurent l'ordre de joindre l'armée d'Appa-Khunde-Rao dans le Bundelconde (1).

---

(1) *Grant's History of the Marhattas;* vol. 2, page 476.





SHAH AULUM,

D'après le portrait original appartenant à Mr. Willm. Ouseley, Ecuyer.

CHAPITRE III.

M. de Boigne fait la guerre dans le Bundelconde. Troubles à la cour de Delhi; Sindia passe le Chumbul; il est fait premier ministre de l'empereur Shah-Allum. Révolte des Rajepoutes. Désertion de l'armée mogole; Sindia se replie derrière le Chumbul. Il repasse ce fleuve. Batailles des 24 avril et 18 juin 1788. Sindia est de nouveau maître de Delhi; il rétablit Shah-Allum détrôné par Gholam-Kadir. M. de Boigne quitte le service de Sindia.

Les troupes commandées par Appa-Khunde-Rao étaient nombreuses, mais presque toutes de cavalerie; aussi les deux bataillons de M. de Boigne eurent à faire tout le service de l'armée qui demandait le concours de l'infanterie. La guerre se faisait dans un pays de montagnes, l'infanterie se portait en colonne mobile sur tous les points, gravissait avec son artillerie les gates ou passages et défilés des montagnes, et s'emparait des hau-

teurs pour soutenir et protéger les mouvemens de la cavalerie. Dans une de ces circonstances, le général fut campé pendant quinze jours sur le plateau élevé où se trouvent les mines de diamans de Pannah. Il fit faire des fouilles par les pionniers de son corps, mais ce fut en vain : on ne découvrit de diamans que pour une valeur de 800 roupies.

M. de Boigne avait à cœur de donner à Sindia des preuves de son zèle et d'obtenir son estime ; ses bataillons se distinguèrent dans toutes les occasions et particulièrement au siége de Callinger, place située au Nord-Est de Pannah. Mais pendant que l'armée de Sindia était occupée à réduire le Bundelconde, il survint des événemens d'une bien plus haute importance pour lui.

Nous avons vu la cour de Delhi en proie aux factions, et le territoire impérial désolé par des troubles continuels. L'élévation de Mirza-Shuffie avait rallié contre lui d'ambitieux compétiteurs ; sa mort ne tarda pas à les désunir. Parvenu à la place de ministre, Afrasiab-Khan trouva dans Humadani-Beg un ennemi et un puissant rival. Ces deux personnages se préparaient à se disputer le pouvoir par la force des armes. Dans un

tel état de choses, l'autorité du souverain ne pouvait que s'affaiblir au milieu du choc des partis.

Indépendamment des motifs que trouvait Sindia dans la politique générale de sa nation, d'affaiblir la puissance des empereurs mogols, ses vues favorites avaient toujours été de reculer ses frontières au Nord. Dans cette disposition, il suivait et observait avec attention la marche des événemens dans l'Indostan. Le 22 octobre 1784, Afrasiab-Khan fut assassiné par Zein-Al-Abudeen, frère de Mirza-Shuffie, et l'anarchie augmentait de jour en jour. Sindia, à la tête d'une puissante armée, passa le Chumbul, et vint mettre fin aux querelles des factieux. L'empereur, satisfait lui-même de l'arrivée du prince marhatte, lui confia immédiatement le rang de premier ministre. Sindia entra à Delhi dans le mois de janvier 1785. Les forces qu'il amenait avec lui étaient de nature à rendre toute résistance inutile : les chefs mogols se soumirent; Humadani-Beg reconnut lui-même l'autorité du nouveau ministre et marcha par ses ordres pour diverses expéditions, notamment pour réduire le fort de Rhago-Ghur.

Ainsi, dans l'espace de deux mois, la fortune

avait porté Sindia au-delà du terme de ses plus hautes espérances; mais un tel succès avait été trop rapide pour être affermi. La noblesse mogole, cédant à l'étoile de Sindia, avait plié sous la force des circonstances, mais elle avait été plutôt surprise que vaincue. Revenus de leur première terreur, les chefs mogols dûrent songer à prendre leur revanche : leur fierté naturelle se trouvait blessée à l'aspect d'un prince marhatte devenu maître absolu dans l'empire, et ils sentaient encore leur haine redoubler par les confiscations de leurs domaines. Une conspiration ne tarda pas à se former; des émissaires furent envoyés secrètement dans le pays des Rajepoutes, pour les soulever contre l'empereur, ou plutôt contre son ministre. Sindia, qui avait connaissance de ce qui se passait, rappela en toute hâte du Bundelconde l'armée d'Appa-Khunde-Rao avec les deux bataillons de M. de Boigne (1).

Les Rajepoutes, dont les tributs qu'on leur avait imposés excitaient le mécontentement, poussés d'ailleurs par les agens dont nous avons

---

(1) *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, page 22.

parlé, se révoltèrent en effet et prirent les armes. Les conspirateurs ne s'étaient pas encore dévoilés. L'armée impériale composée de troupes marhattes et mogoles, se mit en marche contre les Rajepoutes. Arrivés dans les environs de Jypore, les deux chefs mogols Humadani-Beg et Ismaël-Beg désertèrent à l'ennemi (1). Sindia ne fut ni étonné ni découragé par cette trahison; mais pour que cet exemple n'eût pas le temps de trouver des imitateurs parmi les autres troupes mogoles, il résolut d'attaquer l'ennemi sur-le-champ et mit son armée en ordre de bataille. Le centre était composé de 25 bataillons de troupes impériales; la droite était commandée par un Français, M. Lesteneau, et la gauche fut confiée à M. de Boigne. Sindia se tenait en réserve avec la cavalerie. La bataille commença par une vive canonade sur toute la ligne ennemie. Sous la protection de ce feu, Humadani-Beg s'avança vers la droite de l'armée marhatte; mais ayant été tué par un coup de canon, sa troupe commençait à se replier en désordre, lorsque Ismaël-Beg la rallia et la ramena

---

(1) *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, page 23.

au combat. Il repoussa la droite jusque sur les bagages, mais là il fut arrêté par la cavalerie marhatte placée en réserve. A la gauche, la cavalerie rhatore, au nombre de 10 mille hommes, fondit sur les bataillons de M. de Boigne, malgré le feu des batteries placées en avant de la ligne. Les pièces bien servies opéraient avec succès; mais les Rhators, avec le courage opiniâtre qui les caractérise, s'acharnaient à poursuivre l'action et venaient tuer les artilleurs jusque sur leurs pièces. Alors les bataillons s'avancèrent, et les Rhators, qui avaient perdu beaucoup de monde, commencèrent à s'ébranler. M. de Boigne les voyant se retirer en désordre, réclama l'aide du centre, mais les prières et les menaces furent également inutiles: les 25 bataillons mogols restés inactifs pendant toute la journée et simples spectateurs du combat, demeurèrent encore immobiles dans ce moment décisif. Les deux armées se retirèrent après cette action sanglante qui n'eut aucun résultat.

Sindia se disposait à une seconde bataille, lorsque, le surlendemain, en plein jour, toute l'infanterie mogole, tambour battant et drapeaux déployés, alla joindre Ismaël-Beg avec 80 pièces

de canon (1). M. de Boigne proposa de les charger, mais le prince marhatte ne jugea pas prudent de le faire.

Après une telle défection, il devenait impossible de faire face à l'ennemi ; toute l'armée se retira pécipitamment sur Alwar. Ismaël-Beg la suivit, et M. de Boigne, qui commandait l'arrière-garde, eut à soutenir pendant huit jours consécutifs les attaques réitérées dont ce chef le harcelait dans sa marche (2). Enfin, par des efforts soutenus, ont parvint à effectuer la retraite ; et arrivé à Gwalior, Sindia mit ainsi le Chumbul entre lui et les Mogols.

Il comptait bien de repasser ce fleuve et de réparer ses pertes aussitôt qu'il aurait des forces suffisantes. A cet effet, il demanda des secours au Peichouâ. Mais si la cour de Pounah voyait avec satisfaction la puissance marhatte acquérir de l'accroissement, le but vers lequel tendaient

---

(1) « On the third day after the battle, the whole of « the emperor's regular infantry, with eighty pieces of « cannon, went off in a body to join Ismaël Beg. »

Grant's History of the Marhattas, vol. 3, page 23.

(2) *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, page 24.

tous ses efforts était de fortifier l'autorité du Peichouâ. Or, il ne lui était pas difficile de voir, dans toute la conduite de Sindia, que ce chef aspirait à s'en rendre indépendant. Aussi le Peichouâ fut réservé dans l'étendue des secours qu'il lui destina. D'ailleurs, quelques actes d'agression vers la frontière méridionale de ses Etats faisant présager une guerre avec le sultan de Mysore, il y aurait eu de l'imprudence à trop affaiblir, pour le moment, les forces militaires du Décan (1).

Les Mogols étaient redevenus maîtres de l'Indostan et avaient repris toutes les places fortes, à l'exception d'Agra, assiégé par Ismaël-Beg et Gholam-Kadir, prince de Schaurunpour, qui s'était réuni à lui. La garnison marhatte commandée par Lukwa-Dada, se défendait vaillamment. Les opérations du siége traînaient en longueur; les Jates, tribu indoue des environs, qu'Ismaël-Beg aurait pu attacher à son parti, en confirmant les concessions que Sindia leur avait faites, saisissaient toutes les occasions d'entraver ses opérations, et faisaient de continuelles diversions en

---

(1) Note (A); voyez les Notes à la fin de ce Mémoire.

faveur des assiégés. Enfin Sindia, impatient de reprendre l'offensive, résolut de faire lever le siége d'Agra. Toute l'armée sous les ordres de Rana-Khan, d'Appa-Khunde-Rao et de M. de Boigne repassa le Chumbul. M. de Boigne ne devait plus revoir cette rivière : ses victoires successives devaient l'en éloigner de plus en plus chaque année, et faire disparaître enfin cette barrière des Etats marhattes, en plaçant le Chumbul au centre des possessions de Sindia.

Les Jates se réunirent aux Marhattes, et ces forces combinées se dirigèrent sur Agra. Ismaël-Beg et Gholam-Kadir avaient levé le siége de cette place pour venir à leur rencontre. Les deux armées se trouvèrent en présence à quelques lieues de Burhtpour et en vinrent aux mains. La bataille eut lieu le 24 avril 1788. Les Jates formaient l'aile droite, et les Marhattes occupaient la gauche. Gholam-Kadir se jeta sur l'infanterie de l'aile droite et l'enfonça. Ismaël-Beg, avec toute l'impétuosité de son caractère, attaqua vigoureusement les bataillons de M. de Boigne, qui le reçut avec beaucoup de sang-froid et d'intrépidité. Il fut reconnu de part et d'autre que si la cavalerie marhatte avait soutenu les efforts

de l'infanterie, l'issue de cette journée eût été bien différente. Mais, après avoir essuyé de grandes pertes, les troupes régulières furent obligées de battre en retraite; et toute l'armée, à la faveur de la nuit, se replia sur Burhtpour (1).

Le triomphe des Mogols, dit l'historien des Marhattes, ne fut pas de longue durée. Sindia ayant reçu des renforts s'avança une seconde fois sur Agra, et une autre bataille eut lieu le 18 juin. Les bataillons de Boigne et leur chef s'y distinguèrent d'une manière éclatante (2). L'armée mogole fut défaite et dispersée; Ismaël-Beg, qui avait reçu deux blessures, ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il arriva presque seul à Delhi, où il fut bientôt suivi de Gholam-Kadir. Shah-Allum, qui connaissait la violence de ce dernier, refusa de l'admettre dans la citadelle; mais Gholam-Kadir parvint à y entrer avec ses troupes. Il s'y livra à des atrocités qui sont peut-être sans exemple (3). Il mit le palais au pillage

---

(1) *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, p. 28 (B).

(2) *Ibid.*, page 29 (C).

(3) *Ibid*, page 30; *Franklin's History of the reign of Shah-Aulum*, page 179.

et exerça des cruautés inouies envers l'infortuné monarque, à qui il creva les yeux de sa propre main et qu'il détrôna. Ces actes de férocité durèrent deux mois, mais ils ne restèrent pas impunis. L'armée marhatte, qui avait reçu des renforts envoyés du Décan, marcha sur Delhi. Ismaël-Beg abandonna son barbare collègue et se soumit à Sindia. Gholam-Kadir fut pris plus tard et subit un supplice cruel mais trop bien mérité (1).

L'armée marhatte, sous les ordres de Rana-Khan, d'Ali-Behader et de M. de Boigne, prit possession de la capitale. Sindia arriva bientôt lui-même à Delhi; il replaça le malheureux Shah-Allum sur le trône avec une grande pompe; l'Empereur lui conféra de nouveau le rang de premier ministre, et le nomma commandant de toutes les forces militaires.

M. de Boigne était depuis trois ans au service de Sindia. Son petit corps d'infanterie, employé

(1) Les Marhattes qui l'arrêtèrent lui coupèrent le nez, les oreilles, les bras et les pieds, l'enfermèrent en cet état dans une cage de fer et l'envoyèrent à Delhi, pour offrir un terrible exemple de la punition infligée au meurtrier du souverain; mais il mourut dans la route.

d'abord, comme on l'a vu, dans le Bundelconde, y avait déployé tout le zèle dont son chef était animé et avait puissamment contribué aux succès des armes marhattes. Depuis lors, ses bataillons s'étaient trouvés à tous les combats; leur constante bravoure avait rehaussé de plus en plus la glorieuse réputation qu'ils s'étaient acquise dès le principe. Mais malgré les talens du Général et l'intrépidité des soldats, les services que pouvait rendre un corps de deux mille hommes étaient nécessairement restreints dans une étroite sphère. M. de Boigne avait fait preuve de sa bonne volonté, et le service de sa troupe avait démontré tous les avantages de la discipline militaire. Il sentait qu'avec des forces plus nombreuses et sur un plus grand théâtre, il développerait des moyens plus étendus et pourrait contribuer plus efficacement à accroître la puissance de son prince. Pénétré de ces idées, il proposa à Sindia de lever une brigade de dix mille hommes sur le modèle de ses deux premiers bataillons. Le prince marhatte avait toujours rendu hautement justice au mérite du Général; il avait également reconnu toute la supériorité des troupes régulières. Mais les préjugés nationaux en faveur

des armées de cavalerie, la jalousie des officiers contre l'élévation des Européens, l'avance considérable des fonds nécessaires pour la levée d'une brigade entière, et dans un moment où des succès récens paraissaient en rendre le besoin moins urgent, tels furent les divers motifs dont Sindia appuya sa détermination de renvoyer à un autre temps l'exécution du projet que lui proposait le Général ; et comme il n'en désignait point le terme, sa réponse, quoique accompagnée de ménagement et d'honorables témoignages, parut équivalente à un refus, et M. de Boigne offrit sa démission. Le prince marhatte et son général d'infanterie se quittèrent avec une estime mutuelle et avec des regrets qui semblaient présager que la séparation ne serait pas longue.

M. de Boigne, en quittant le service de Sindia, se rendit à Lucknow, où il rencontra son ancien ami, le général Martin (1), qui l'engagea à tour-

---

(1) Le général Martin, natif de Lyon, était au service de la Compagnie anglaise dans l'Inde, où il était parvenu au grade de major-général, et il mourut en 1800, laissant une fortune que l'on a estimée de 8 à 10 millions de francs. Il légua, par son testament, à sa ville natale, un

ner ses vues vers un autre but. Il était déjà en possession d'une somme considérable, qu'il devait en partie à des économies sur son traitement, et surtout à la munificence de Sindia, qui l'avait généreusement récompensé de ses services. Avec ces fonds, il entreprit une suite d'opérations commerciales qui eurent le plus grand succès; et des spéculations heureuses sur l'indigo et autres articles lui procurèrent rapidement de nouveaux avantages.

---

million, qui a servi à fonder le bel établissement auquel la reconnaissance publique a donné le nom de *La Martinière*. Il a voulu qu'une institution analogue fût également établie dans chacune des villes de Lucknow et de Calcutta. M. de Boigne avait fait la connaissance du général Martin à Lucknow, en 1783. Pendant tout le temps de son séjour dans l'Inde, malgré la distance qui les séparait, ils eurent ensemble des rapports constans d'amitié. M. de Boigne, à l'époque de son départ pour l'Europe, lui confia l'arrangement des affaires qu'il laissait dans l'Inde et l'administration des propriétés territoriales que le raja de Jypore lui avait cédées.



CHAPITRE IV.

Sindia rappelle M. de Boigne auprès de lui. Le Général rentre à son service ; il lève et forme treize bataillons de troupes régulières. Ismaël-Beg se révolte contre Sindia. Bataille de Patan. Siége d'Agimère. Bataille de Mirtah. Paix avec les Rajepoutes. M. de Boigne et son armée se rendent à Delhi.

SINDIA, avec l'aide des renforts arrivés du Décan, avait reconquis les provinces d'Agra, de Delhi et de Schaurunpour; mais il était trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que ces conquêtes étaient loin d'être assurées. L'armée mogole avait été battue et dispersée, mais les soldats existaient encore; Ismaël-Beg n'avait cédé qu'à la force des circonstances, et l'on ne pouvait compter sur la sincérité de sa soumission; dans le Nord, les Afghans menaçaient d'une invasion, que les Mo-

gols n'auraient pas manqué de seconder; à l'Ouest, on avait à craindre les dispositions hostiles des Rajepoutes. Il y avait plus encore : les auxiliaires venus de Pounah étaient plutôt des espions et des rivaux, que de véritables coopérateurs; leurs chefs, Holkar et Behader, se montraient bien plus disposés à partager les conquêtes de Sindia et à contrarier ses mouvemens, qu'à l'aider à consolider son pouvoir (1).

Au milieu des dangers et des difficultés dont il se trouvait environné, Sindia vit bien qu'il ne pouvait se soutenir que par la force des armes et avec des troupes dévouées ; et en vertu de sa propre expérience, il appréciait au plus haut degré l'avantage des troupes régulières sur des hordes indisciplinées. Il était d'ailleurs au-dessus des préjugés de son pays sur la composition d'une armée, et sa situation présente lui rendait moins nécessaire le ménagement de l'opinion d'autrui. Les propositions que lui avait faites M. de Boigne lui étant revenues à la pensée, il fut bientôt déterminé à les accepter. Il envoya en

---

(1) *Grant's History*, etc., vol. 3, page 52 (D).

effet un *vakeil* (*vakil*, lieutenant, ambassadeur, envoyé) au Général, à Lucknow, avec de pressantes sollicitations de rentrer à son service. Il accordait tout ce que le Général avait demandé et lui laissait une entière latitude sur le mode d'organisation et sur la force de la brigade à lever. La seule condition qu'il mettait à cette affaire, était que le Général se rendît sans retard auprès de lui. Le vakeil trouva M. de Boigne livré à des soins totalement étrangers aux occupations militaires; mais l'ancien Général de l'infanterie de Sindia ne pouvait rester insensible à cette ouverture de sa part; d'ailleurs, les offres avantageuses du prince lui montraient une nouvelle perspective conforme à ses inclinations et à ses intérêts. Avant de quitter Lucknow pour aller joindre Sindia, il employa quelques jours à régler ses affaires : il prit des arrangemens avec quelques maisons anglaises du haut commerce, leur laissa une partie de ses fonds en commandite, et conserva un intérêt direct dans leurs opérations jusqu'à son retour en Europe.

M. de Boigne trouva le quartier-général de Sindia à Muttra. Il eut une audience du prince, et l'entrevue se passa avec toutes les marques

d'une estime et d'une confiance réciproques. La négociation fut bientôt conclue. Le Général fut chargé de lever incessamment une brigade de dix mille hommes disciplinés à l'européenne; la paye fut fixée à un taux plus élevé que dans aucun autre corps de l'armée, et les appointemens du Général furent réglés à 4 mille roupies par mois.

M. de Boigne retrouva ses deux bataillons, dont il fit le noyau de son nouveau corps. Le bataillon de Lesteneau, que nous avons vu prendre part aux combats de Jypore et d'Agra, abandonné en ce moment par son chef, était dans une complète insurrection et demandait à hauts cris sa paye arriérée de huit mois. Sindia, irrité de la trahison du commandant et de la mutinerie des soldats, voulait faire charger ceux-ci par la cavalerie. Mais M. de Boigne lui ayant représenté que la faute du chef ne pouvait être imputée aux soldats, dont la demande était d'ailleurs fondée sur la justice, Sindia consentit à ce qu'il leur fût accordé la moitié de la solde arriérée, et il voulait qu'ils fussent tous incorporés dans la nouvelle brigade. Sur ce dernier point, M. de Boigne observa judicieusement que si ce corps de troupes était admis comme tel, il pourrait peut-être

ensuite réclamer le reste de la paye arriérée ; il conseilla à Sindia de licencier préalablement le bataillon. Les soldats mirent en conséquence leurs armes en faisceau, et ils cessèrent d'appartenir à l'armée. Le bataillon ainsi dissous et n'existant plus comme corps, M. de Boigne en admit isolément tous les soldats ; les officiers seuls furent renvoyés. Trois bataillons se trouvèrent donc déjà au complet. Pour lever les dix autres bataillons que M. de Boigne avait à créer, des officiers et des sous-officiers choisis parmi les plus intelligens et les plus zélés, allèrent recruter dans tout le territoire conquis, dans le Rohilconde et dans la province d'Oude. Le nom de Sindia, une forte solde et l'assurance qu'elle serait régulièrement payée, procurèrent bientôt tous les soldats nécessaires, dans un pays où la guerre est un métier.

Au bout de quelques mois, la brigade fut levée, habillée et armée. Elle consistait en treize bataillons, dont dix d'infanterie régulière étaient habillés à l'instar des Sipahis, et armés comme eux d'un mousquet à baïonnette. Les trois autres étaient composés d'Afghans, qui portaient l'uniforme persan, avec des fusils à mèches, auxquels

6

M. de Boigne ajouta la baïonnette. Cinq cents *mewatis* ou soldats irréguliers, destinés au service du camp, cinq cents hommes de cavalerie et soixante pièces de canon, étaient attachés à la brigade, dont ils faisaient le complément. Le tout formait une petite armée de 12 mille hommes, réunie sous le drapeau national du Général qui l'avait créée, portant la *Croix blanche de Savoie*.

Les militaires concevront aisément les peines et les fatigues que dut éprouver le Général pour lever et équiper un tel nombre de nouvelles recrues et leur donner l'instruction nécessaire. Il ne fallait rien moins que toute son énergie et son activité pour parvenir à former le matériel et le moral de sa brigade : c'était là le sujet continuel de ses travaux et de ses pensées. Les officiers étaient pour la plupart des Européens, mais de différentes nations, et plusieurs d'entre eux étaient respectables par leur naissance, leur éducation et leur caractère personnel (1). Ces der-

---

(1) *Grant's History*, etc., pages 34 et 35; *Franklin's History*, etc., page 192; *Voyage chez les Marhattes*, page 259 (E); Dépêches de Palmer, ambassadeur anglais auprès de Sindia.

niers secondèrent utilement le Général et l'aidèrent particulièrement à former les recrues. Quant aux sous-officiers, ils furent pris parmi les soldats les plus aptes des anciens bataillons. Le Général avait réussi à imprimer le meilleur esprit à sa troupe; aussi tous rivalisèrent de zèle, et en peu de temps la brigade se trouva prête à entrer en campagne.

Les prévisions de Sindia commençaient à se réaliser. Déjà Ismaël-Beg avait levé le masque et arboré son étendard dans la ville de Patan. Tous les soldats mogols se rangèrent de son parti, qui se grossit rapidement des renforts fournis par les rajas de Jypore et de Joidepore; en sorte que, vers le mois de mars, son armée se trouva assez nombreuse pour faire craindre aux Marhattes leur prochaine expulsion de l'Indostan. Sindia comprit toute la gravité de sa position, et voyant qu'il n'avait pas un instant à perdre, il se hâta de prendre des mesures contre son puissant ennemi.

Gopaul-Rao-Bhò et Lukwa-Dada furent envoyés en avant avec la cavalerie, pour ruiner le pays dans les environs du camp mogol, et surtout pour détruire les fourrages. Le bagage de l'armée resta en arrière d'une marche, et un corps de

cavalerie d'élite, avec la brigade de Boigne, soutenus par 80 pièces de canon, reçurent ordre de marcher immédiatement contre Ismaël-Beg.

Le 23 mai, l'armée atteignit l'ennemi et l'attaqua le même jour. M. de Boigne ne put parvenir à entamer les lignes d'Ismaël-Beg, qui se trouvaient défendues par une nombreuse artillerie et qui occupaient d'ailleurs une forte position. Après plusieurs tentatives infructueuses, il se retira vers la nuit sans avoir rien opéré.

Les choses restèrent à peu près dans cet état pendant plus de trois semaines. Les deux armées se bornant à s'observer, ne firent que des escarmouches journalières, sans en venir à aucune action sérieusement engagée. Ismaël-Beg paraissait résolu de ne pas abandonner la position avantageuse où il se trouvait.

Cependant M. de Boigne ayant appris que l'ennemi avait enfin décidé, dans un conseil de guerre, de descendre dans la plaine pour attaquer de front l'armée marhatte, il envoya un *hircarah* (messager) à Ismaël-Beg, pour le prévenir qu'il lui épargnerait la moitié du chemin.

Le lendemain, 21 juin 1790, avant le jour, les tambours battirent la générale. Mais comme

l'ennemi se trouvait encore sur les hauteurs, la ligne ne fut formée qu'à neuf heures du matin. Vers les trois heures du soir, quelques escadrons de cavalerie se trouvèrent en présence ; alors la brigade se porta en avant pour soutenir les siens et avança jusque sous la mitraille de l'ennemi. Ismaël-Beg se battit avec son courage accoutumé, et à la tête d'un corps de cavalerie, il traversa trois fois l'infanterie de M. de Boigne, sabrant les artilleurs sur leurs pièces. Mais le sang-froid du Général et l'excellente discipline de sa troupe prévinrent tout désordre. En resserrant les rangs, la ligne se reformait aussitôt qu'elle était rompue, et son feu nourri et bien dirigé repoussa enfin cette vigoureuse attaque. Alors commença l'explosion des batteries des deux armées, qui dura jusqu'à six heures du soir. M. de Boigne, laissant ses canons à la garde de la réserve, se mit lui-même à la tête de l'un de ses bataillons, et ordonnant aux autres de le suivre, il se précipita l'épée à la main sur les batteries ennemies et s'empara aussitôt de la première ; à huit heures, il fut maître de la seconde, et à neuf heures, l'ennemi se trouva dans une déroute complète.

Par cette victoire mémorable, la plus grande

que Sindia eût encore remportée, cent pièces de canon, cinquante éléphans, un nombre consirables de chameaux, deux cents drapeaux et tout le bagage de l'ennemi tombèrent au pouvoir de l'armée. Le lendemain sept bataillons et dix mille hommes de troupes irrégulières mirent bas les armes et se soumirent au vainqueur. L'infanterie, qui avait gagné la bataille (car la cavalerie marhatte n'avait pas donné) n'était composée que de la brigade de Boigne; elle triompha d'une armée composée de 25 mille fantassins et de 20 mille chevaux. Ce succès fut une preuve nouvelle et bien frappante de l'étonnante supériorité que donne la discipline sous les ordres d'un officier de talent (1).

Après trois jours de tranchée, la forte ville de Patan fut prise d'assaut et rasée. Le commandant de la citadelle (forteresse qui, par sa position presque imprenable, a été comparée à Gibraltar) fut tellement frappé de terreur, qu'il se déclara vassal de Sindia et se joignit à son armée pour marcher contre les Rajepoutes. Ces succès écla-

---

(1) *Grant's History*, etc., pages 72 et suiv. (F).

tans dûrent faire évanouir toutes les espérances des Mogols, et Sindia n'avait plus rien à redouter de leur part (1).

Ismaël-Beg s'était réfugié d'abord vers le Moultan; mais il revint dans le Rajepoutana, cherchant inutilement des secours de tout côté. Toutefois les Rajepoutes continuèrent la guerre. Le raja de Jypore, qui se trouvait le plus voisin de l'armée marhatte, fit quelques offres de soumission; mais celui de Joidpour concentra ses forces, ravitailla ses forteresses et en renforça les garnisons.

Sindia dans la vigueur de la jeunesse, et au commencement de sa carrière militaire, s'était distingué par sa valeur et ses exploits. Maintenant, les progrès de l'âge et sa position à la tête d'un empire, lui imposaient une conduite différente. Aussi il n'avait point suivi l'armée, et son quartier-général était resté à Muttra. C'est là qu'il reçut la nouvelle de la victoire de Patan. Alors il envoya sept ou huit mille hommes pour tenir en échec le raja de Jypore, et il donna ordre à M. de Boigne d'envahir le territoire de Joidpour.

---

(1) *Calcutta Chronicle*, du 29 juillet 1790; *Voyage chez les Marhattes*, page 264.

Le Général se mit en marche, réduisit tous les forts sur sa route et reçut la soumission de toutes les villes des environs. Le 21 août, il arriva sous les murs d'Agimère ; le lendemain la ville fut prise et le fort fut investi. Cette citadelle, que la nature et l'art semblaient rendre inattaquable, était en outre défendue par une garnison nombreuse, munie de provisions de guerre et de bouche pour un an. M. de Boigne entreprit d'en faire le siége en règle (1).

Pendant ce temps, Bejy-Sing, raja de Joidpour, offrit au Général de lui céder la ville d'Agimère, avec trente lieues de pays à l'entour, s'il voulait abandonner la cause de son prince. Cette proposition, faite en style rajepoute, méritait une réponse gasconne. M. de Boigne répondit que Sindia lui ayant déjà abandonné Jypore et Joidpour, sous la condition facile de les conquérir, ce serait un faux calcul d'échanger ces deux villes contre une seule (2).

---

(1) *Bengal Journal*, du 18 septembre 1790 (G).

(2) « Bejy Sing offered the fort of Agimere and country « for fifty coss round to General de Boigne, if he would « desert his prince; but the General sent him for answer;

Après dix-sept jours d'opérations devant le fort d'Agimère, voyant que la garnison, encouragée par la présence d'une armée que l'ennemi avait rassemblée à Mirtah, redoublait de vigueur dans sa défense, M. de Boigne prit le parti de convertir le siége en blocus, laissant un corps d'infanterie et deux mille hommes de cavalerie, pour observer la place et empêcher tout secours d'y pénétrer (1).

Le 4 septembre, l'armée marcha contre l'ennemi, qu'elle atteignit le 9, sur les neuf heures du matin. Une vive canonnade eut d'abord lieu entre les deux armées. Gopaul-Rao-Bhò voulait ensuite commencer l'attaque définitive, mais M. de Boigne s'y opposa avec raison, par le double motif que la marche soutenue jour et nuit avait fatigué les troupes, et que la journée était trop avancée pour que, dans le cas du succès espéré,

---

« That Scindia had already given him *Joidpour* and *Jey-* « *pour*, and that he would not be so unreasonnable, as « to expect, that he would exchange them for Agimère. »
India Gazette, du 27 septembre.

(1) *Grant's History of the Markattas*, etc., vol. 3, page 74; *India Gazette*, du 27 septembre 1790.

on eût le temps de le poursuivre et de recueillir les fruits de la victoire. L'attaque fut donc renvoyée au lendemain.

Les forces des Rajepoutes se composaient de 30 mille cavaliers, de 20 mille hommes d'infanterie régulière et de 25 pièces de canon. Les Marhattes avaient une cavalerie égale en nombre à celle de l'ennemi, mais leur infanterie se bornait aux bataillons de M. de Boigne, soutenus, il est vrai, par 80 pièces d'artillerie. Le Général examina la position de l'ennemi, il étudia le terrain et arrêta son plan de bataille.

Le 10, avant le jour, la brigade reçut l'ordre de marcher en avant, et elle surprit les Rajepoutes pendant qu'ils faisaient leurs ablutions du matin. Les premiers bataillons, avec 50 pièces de canon tirant à mitraille, enfoncèrent les lignes de l'ennemi et enlevèrent ses positions. Rohan, qui commandait l'aile droite, à la vue de ce premier avantage, sans avoir reçu aucun ordre, eut l'imprudence de s'avancer hors de la ligne du combat, à la tête de trois bataillons. La cavalerie rhatore profitant de cette faute, fondit à l'instant sur lui et faillit lui couper sa retraite sur le gros de l'armée, qu'il ne parvint à rejoindre qu'avec les

plus grandes difficultés. Toute la cavalerie ennemie se mit alors en mouvement, et se jetant avec impétuosité sur la brigade, l'attaqua sur tous les côtés à la fois. Elle eût été infailliblement exterminée sans la présence d'esprit de son chef. M. de Boigne s'étant aperçu de l'erreur commise par son aile droite, et prévoyant les suites qu'elle pouvait entraîner, avait disposé sur le champ son infanterie en *carré vide* (hollow square); et par cette disposition, présentant partout un front à l'ennemi, elle opposa une résistance invincible aux charges furieuses des Rhatores, qui furent enfin forcés de lâcher prise. Aussitôt l'infanterie reprit ses positions, et s'avançant avec son artillerie, elle fit une attaque générale sur toute la ligne des Rajepoutes. Déjà sur les neuf heures, l'ennemi était complètement battu; une heure après, les Marhattes prirent possession de son camp avec tous ses canons et bagages; et pour couronner cette journée, à trois heures après midi la ville de Mirtah fut prise d'assaut (1).

---

(1) *India Gazette*, du 11 octobre 1790; *Calcutta Chronicle*, du 14 du même mois; *Grant's History*, etc., vol. 3, page 74 (H).

M. de Boigne fit séjourner quelque temps ses troupes à Mirtah; elles avaient besoin d'un repos qui n'était pas moins nécessaire à leur Général, dont la santé était visiblement altérée. Mais les débris de l'armée des Rajepoutes s'étant retirés sur Joidpour, M. de Boigne, qui avait résolu de les poursuivre, remit bientôt son armée en mouvement. Elle arriva à Koarpour le 18 novembre (1). Son approche détermina les rajas de Joidpour et d'Oudipour à offrir leur soumission et à demander la paix. Elle leur fut accordée, sous la condition d'une cession considérable de territoire et du paiement d'un tribut annuel pour le reste de leurs Etats, sur lesquels il leur fut permis d'exercer leur autorité, subordonnée toutefois au contrôle des Marhattes. La paix étant faite, M. de Boigne conduisit son armée à Delhi.

---

(1) *India Gazette*, du 20 décembre 1790.



CHAPITRE V.

Sindia gouverne l'empire mogol. Il ordonne à M. de Boigne de former deux nouvelles brigades. Affaires du Décan. Départ de Sindia pour la cour du Peichouâ. Ismaël-Beg prend les armes ; il est défait et relégué dans le fort d'Agra. Holkar entreprend la guerre contre l'armée de Sindia. Bataille de Lukhairie. Holkar vaincu repasse le Chumbul. M. de Boigne défait le raja de Jeypour ; son entrée triomphante dans la capitale des Rajepoutes. Son audience auprès du raja de Machery.

M. DE BOIGNE avait déployé dans cette guerre ses hauts talens militaires, les ressources du génie et une grande force de caractère. La gloire et la fortune devaient être la juste récompense de tels travaux : il avait acquis des droits à l'une et à l'autre. Mais le succès a par lui seul des charmes réels pour une ame élevée. M. de Boigne goûtait cette jouissance : il avait réussi au-delà de ses espérances, et il avait bien servi le prince à qui il

avait consacré tous ses efforts. Dans une seule campagne, il avait détruit les dernières ressources des Mogols. Les armées des Rajepoutes avaient été battues et dispersées, leurs places fortes étaient prises, et leur territoire tout entier se trouvait à la discrétion du vainqueur. Tous ces avantages, résultats de victoires rapides et décisives, en même temps qu'ils redoublaient l'éclat des armes marhattes, élevaient Sindia au-dessus de tous les autres chefs de la Confédération. Nous avons vu que les Marhattes, depuis qu'ils existaient en corps de nation, n'avaient jamais pu former aucun établissement stable au Nord du Chumbul. Maintenant ce fleuve coulait au milieu des Etats de Sindia, dont les conquêtes se trouvaient agrandies et consolidées, et qui voyait à la fois son autorité affermie et ses ennemis réduits à l'impuissance de rien entreprendre.

Les provinces de Delhi et d'Agra, c'est-à-dire, tout le territoire impérial était annexé par le fait aux possessions de Sindia; mais il n'entrait ni dans la politique de ce prince, ni dans sa volonté de prendre le titre de Monarque. Le respect héréditaire, en quelque sorte religieusement perpétué dans toute l'Inde envers la maison de Ti-

mour, régnait à tel point que, quoique toute la Péninsule se fût successivement soustraite à son autorité, aucun prince ni aucun peuple de l'Inde ne s'était arrogé le titre de souverain (1). Sindia partageait ce respect universel; et, quoiqu'il eût les Etats, le palais et la personne même de l'Empereur en sa puissance, Shah-Allum était toujours assis sur le trône mogol, et tout se faisait en son nom. Le prince marhatte, selon la politique de sa nation, se contentait d'être le second et même le troisième pour le nom, tandis qu'il était le premier quant au pouvoir.

Sindia obtint, ce qui ne lui fut pas difficile, des firmans qui nommaient le Peichouâ *Vakeil-ul-mulk*, ou Régent impérial, mais qui constituaient pour ses délégués héréditaires Sindia et ses descendans. Son rang de ministre ne lui fai-

---

(1) Les chefs musulmans devenus indépendans dans leurs principautés, ne portaient d'autres titres que celui de *Nababs* ou *Députés*. La Compagnie anglaise elle-même n'avait que celui de *Dewaun*, ou collecteur de l'empire; c'est celui qui lui fut donné (*Perpetual Dewaun*) dans l'acte de cession des provinces du Bengale, de Bahar et d'Orissa par Shah-Allum, comme on l'a vu plus haut.

sait pas oublier sa qualité de conquérant ; à ce double titre, il gouvernait l'empire, et son influence était telle qu'il eut la prérogative de désigner le successeur au trône parmi les enfans de Shah-Allum (1).

Si Sindia voyait maintenant accomplis ses plus vastes projets d'agrandissement et ses plus hautes vues d'élévation personnelle, il ne méconnut point à qui il devait de tels succès. Aussi combla-t-il M. de Boigne d'honneurs et de récompenses : les plus hauts titres obtenus de l'empereur furent prodigués au Général, et il lui fut assigné une part considérable des contributions levées sur les Rajepoutes. M. de Boigne, flatté de ces marques de distinction, fut plus sensible encore aux témoignages que lui rendait la voix publique. La renommée publiait ses hautes qualités, en même temps qu'elle racontait ses exploits ; les journaux du pays répandaient son nom dans toute l'Inde, d'où il venait retentir jusqu'en Europe, et tous les regards se dirigeaient sur lui.

Sindia, frappé des succès remarquables qu'avait

---

(1) *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, page 78.

obtenus son infanterie régulière, et convaincu plus que jamais des avantages de cette milice, ordonna à M. de Boigne d'en tripler le nombre en levant deux autres brigades de la même force et sur le modèle de la première. Voulant pourvoir, au moins en partie, à l'entretien des troupes d'une manière stable, il confia à la direction personnelle du Général une étendue de territoire comprise entre Mutra et Delhi, et les contrées situées à l'Est du Jumna, composée de 52 pargannahs (districts), et produisant un revenu annuel de 22 lacks de roupies (environ 5 millions et demi). M. de Boigne devait se retenir le 2 pour 100 sur ce revenu, outre son traitement de Général, qui était fixé à six mille roupies par mois, mais qui s'élevait au double de cette somme par les bénéfices convenus et dûment autorisés, qui provenaient du corps de cavalerie d'élite, et du produit des *Bazars* (espèces de magasins ambulans) qui accompagnaient toujours l'armée, soit en guerre soit en temps de paix (1). Sindia lui

---

(1) *Grant's History*, vol. 3, page 35; *Letters, political, military*, etc., page 24.

assigna les villes d'Horel et de Palluel pour son arsenal et sa fabrique d'armes ; il lui délégua toute l'autorité civile et militaire sur ce pays et l'y établit avec un pouvoir illimité.

M. de Boigne fixa son quartier général à Coël, dans le Douab, entre le Gange et le Jumna. Occupé de répondre à la confiance de son prince, ses premiers soins furent employés à lever ses nouvelles troupes et à organiser la grande armée, qui, selon les intentions de Sindia et la sanction de Shah-Allum, devait porter le titre d'armée impériale (1).

Pendant le temps que Sindia avait étendu si loin ses conquêtes dans le Nord de l'Inde et qu'il affermissait son pouvoir dans l'Indostan, les Marhattes du Décan, de leur côté, s'agrandissaient dans le Sud et reculaient leurs frontières vers le midi de la Presqu'île. Par un traité signé à Pounah, le 1er juin 1790, entre le Peichouâ, les Anglais et le prince d'Hydérabad, une alliance offensive et défensive avait été conclue entre ces

---

(1) *Grant's History*, etc., vol. 3, page 74 (I).

trois puissances contre Tippoo-Saïb (1). Il était stipulé qu'en cas de succès, toutes les conquêtes

---

(1) Il a échappé à M. le Docteur Socquet (dans son *Essai analytique, médical et topographique sur les Eaux minérales de La Perrière près Moûtiers*, page 15) une méprise extraordinaire : « On croirait ici, dit-il, voir « encore le général de Boigne au milieu de la pompe et « de la splendeur orientale dont il était entouré, lorsqu'il « siégeait à la cour du *sultan Mandajy-Schindiah et de* « *SON FILS le fameux Tippoo-Saïb*, *devenu à la fois le* « *généralisme des troupes et le confident de ces deux* « *fameux princes de l'Indostan.* »

Il y a dans ce passage plusieurs erreurs à la fois que l'intérêt de la vérité nous oblige de relever.

Tippoo-Saïb, fils d'Hyder-Ally, prince musulman, était sultan de Mysore ; et Madadjy-Sindia, raja Hindou, l'un des principaux chefs marhattes, avait sa capitale primitive (Ougein) à environ 280 lieues de celle de Tippoo. M. de Boigne, entré au service de Sindia, s'est toujours trouvé, pendant toute sa carrière militaire et politique, comme on le voit par le présent Mémoire, à quatre ou cinq cents lieues des Etats de Tippoo, avec qui il n'a jamais eu aucun rapport. On sait quelle a été la catastrophe de ce dernier, tué en 1799, sur la brèche, lors de la prise de sa capitale par les Anglais, dans la dernière guerre qui a mis fin au royaume de Mysore ; événement arrivé deux ans après le retour de M. de Boigne en Europe.

seraient également partagées entre les alliés. M. Palmer, ambassadeur anglais auprès de Sindia, l'avait sollicité de prendre part à cette alliance; mais Sindia s'y était refusé (1). La guerre se termina à l'avantage des alliés; par le traité de paix du 18 mars 1792, le sultan de Mysore fut obligé d'abandonner aux alliés la moitié de ses Etats, outre une indemnité de 72 millions pour les frais de la guerre. La part du territoire cédé qui échut au Peichouâ était située entre les rivières Wurdha et Kistna, avec la principauté de Savanore (2).

Sindia, depuis sa rentrée dans l'Indostan, paraissait avoir perdu de vue les affaires de la Péninsule. Mais dès qu'il se sentit affermi dans ses nouveaux Etats, il reporta ses regards sur le Décan. Les nouvelles acquisitions faites par le Peichouâ, quoique à 300 lieues de lui, attirèrent son attention sur la politique et les intérêts de la cour de Pounah, auxquels il ne pouvait rester indifférent. Il remit l'administration de l'Indostan entre

---

(1) *Grant's History*, etc., vol. 3, pages 43, 44 et 72 (K).
(2) *Ibid.*, pages 67, 68 et 72.

les mains de Gopaul-Rao-Bhò, qu'il nomma vice-roi ; mais il confia la défense de ses conquêtes à celui qui les avait faites; et M. de Boigne, à la tête des seules forces réelles des Marhattes, était l'arbitre des destinées de cette nation dans l'Indostan. Après avoir tout disposé pour le temps de son absence, Sindia prit la route du midi, escorté de deux bataillons que M. de Boigne détacha de ses brigades, sous les ordres de deux Européens, MM. Hessing et Filoze. Sindia arriva à Pounah le 11 juin 1792. Le prétexte ou motif apparent de ce voyage était d'investir le Peichouâ des titres et insignes du magnifique office de Vakul-ul-Mulk, qu'il lui avait fait décerner au nom de l'Empereur; mais son but réel était de parvenir à régner sur la cour de Pounah comme sur celle de Delhi, et d'être à la fois le député de l'Empereur et du Peichouâ. La cérémonie de l'investiture se fit avec la plus grande pompe. Nous nous abstiendrons d'en donner la description, qui nous écarterait de notre objet (1).

---

(1) Voyez *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, pages 78, 79 et 80.

Pendant que Sindia poursuivait à la cour du Peichouâ le but secret qui l'y avait attiré, Ismaël-Beg remuait dans l'Indostan ; mais ses tentatives furent bientôt arrêtées par la vigilance et les promptes mesures de M. de Boigne.

La veuve de Nujuff-Kouli-Khan avait refusé de rendre le fort de Canounde aux officiers de Sindia. M. de Boigne y envoya une brigade sous les ordres du colonel Perron (1). Ce fut en vain qu'Ismaël-Beg accourut au secours de la place : il fut battu et se jeta dans le fort, où il fit une belle défense ; mais voyant les progrès du siége poussés avec vigueur, et craignant d'être livré par la garnison, ce qui rendait sa mort certaine, il

(1) Officier français à qui Sindia confia le commandement de l'armée après le départ de M. de Boigne pour l'Europe en 1796. M. Perron augmenta encore le nombre de ses troupes et étendit plus loin les possessions marhattes. Il commandait, à la fin, une armée de près de 50 mille hommes. Il avait même reculé les frontières des Etats de son prince jusqu'au Penjab et aux montagnes de Kamaoun, lorsque la guerre désastreuse de 1803 détruisit cette belle armée, et fit tomber tout le pays au pouvoir des Anglais.

s'abandonna à la générosité de M. de Boigne et capitula sous la condition que sa vie serait sous la sauve-garde du Général. Il fut relégué dans le fort d'Agra, où il mourut dans la suite en 1799 (1). Ainsi se termina la carrière du dernier de ces chefs mogols si belliqueux et si turbulens.

D'autres troubles étaient survenus dans l'Indostan pendant l'absence de Sindia. Holkar, comme nous l'avons dit, s'y était rendu en 1788 avec l'espoir de prendre part aux conquêtes du vainqueur d'Agra; mais celui-ci n'était pas d'un caractère à céder le fruit de ses victoires à ceux qui n'en avaient pas partagé jusque-là les dangers; et ses succès postérieurs avaient d'ailleurs tellement affermi son pouvoir, que son rival avait dû abandonner ses premières espérances : aussi s'était-il retiré dans ses Etats. Mais lorsque Sindia fut parti pour le Décan, Holkar, à la tête d'une nombreuse armée, repassa le Chumbul et se dirigea vers le pays des Rajepoutes. Ayant pris querelle avec Gopaul-Rao-Bhò, au sujet des tributs or-

(1) *Grant's History*, etc., pages 82 et suiv.; et *Franklin's History of the reign of Shah-Aulum*, page 187 (L.).

dinaires que levait ce dernier, escorté d'un détachement de cavalerie, il en résulta des hostilités qui amenèrent une guerre ouverte entre ces deux chefs.

Gopaul-Rao-Bhò donna ordre à Lukwa-Dada de le joindre avec le reste de la cavalerie marhatte, et M. de Boigne avança de Coël, à marches forcées, avec l'infanterie et ses cavaliers d'élite. Holkar paraissait vouloir éviter les chances d'une bataille rangée, mais le Général le poursuivait sans relâche pour l'amener à un combat décisif. Après beaucoup de marches et de contremarches, on apprit que l'ennemi s'était réuni dans les environs d'Agimère et l'on prit aussitôt cette direction. C'était au mois de septembre 1792; l'armée étant arrivée à l'entrée d'une forêt qui s'étendait à droite sur des hauteurs, les *hircarahs* (messagers, espions d'armées) firent savoir que l'ennemi était campé à Lukhairie, à peu de distance de la forêt; il fut résolu qu'on l'attaquerait sans délai. Le Général ayant laissé le bagage en arrière, à la garde d'un des bataillons, ordonna un mouvement de toute l'armée en avant. Etant monté lui-même sur une hauteur pour reconnaître la position de l'ennemi, l'armée entière d'Hol-

kar se présenta à ses yeux. Ce chef avait rassemblé toutes ses forces ; ses troupes s'étendaient sur une vaste ligne derrière un marais. Elles se composaient de 30 mille hommes de cavalerie et de quelques bataillons d'infanterie régulière, accompagnés d'une nombreuse artillerie.

Après cette reconnaissance, M. de Boigne arrêta son plan d'attaque. Le mouvement général qu'il avait ordonné ayant commencé à s'opérer, il se mit lui-même à la tête de ses troupes, et il formait ses lignes à mesure que les corps débouchaient de la forêt. Alors l'ennemi ouvrit toute ses batteries, dont le feu produisait beaucoup d'effet. Cependant les bataillons continuaient d'avancer, et l'artillerie étant parvenue à franchir à son tour les obstacles des routes, put enfin répondre au feu de l'ennemi. Un malheureux incident faillit causer la perte de cette journée : un boulet frappant sur le fer d'un caisson ouvert, fit jaillir une étincelle qui fit sauter le caisson, et douze autres caissons sautèrent en même temps avec une explosion terrible. La confusion se mit dans les rangs, et l'ennemi profitant de ce mouvement de désordre, s'avançait avec rapidité. M. de Boigne, qui voyait venir l'orage, fit replier sur-

le-champ toute sa ligne quelques toises dans la forêt, et par ce mouvement fait à propos, la mit à l'abri de l'attaque dont elle était menacée. Alors un feu roulant de neuf mille mousquets força la cavalerie ennemie de lâcher prise. Elle se retirait en désordre, après avoir perdu beaucoup de monde, lorsque le Général ordonna à ses cavaliers d'élite de charger les fuyards. Ce petit corps, qui ne comptait que quelques centaines d'hommes, fondit sur les grosses masses de la cavalerie ennemie, et, malgré sa grande infériorité numérique, il acheva de les mettre en déroute. Dans ce moment, toute l'infanterie et l'artillerie sortant du bois, se portèrent avec rapidité sur la gauche de l'ennemi, où se trouvaient son infanterie régulière et ses canons. L'infanterie, commandée par un officier français (M. Dudrenec), nonobstant la plus courageuse défense, fut entièrement détruite. Des nuages de cavalerie avaient encore paru de distance en distance, mais la défaite de l'aile gauche de l'ennemi décida la bataille. Tout le camp d'Holkar, le bagage et 38 pièces de canon tombèrent au pouvoir de M. de Boigne. Les débris de l'armée vaincue repassèrent précipitamment le Chumbul. Holkar, furieux de sa

défaite, alla exercer sa rage impuissante contre Ougein, capitale des anciens Etats de Sindia, et il saccagea cette ville (1).

La brillante victoire de Lukairie et la complète défaite d'Holkar ne furent pas le dernier triomphe que le Général de Boigne devait remporter cette même année. Pertaub-Sing, raja de Jypore, à qui la prudence avait dicté en 1790 une prompte soumission, et qui s'était mis à l'abri de la ven-

---

(1) « Gopaul Rao Bhow, Luckwa Dada, and de Boigne, « with twenty thousand horse and nine thousand regular « infantry, defeated Holkars's army, consisting of thirty « thousand horse and the four battalions of Dudrenec. « The attack was planned by de Boigne, and the conflict « the most obstinate ever witnessed by that officer. By « the explosion of twelve tumbrils of ammunition, his « brigades were trown into great confusion, but being « posted in a wood Holkar's cavalry could not take ad- « vantage of the disaster. Dudrenec's battalions fought « until theywere nearly annihilated. Their guns, thirty- « eight in number, were all taken; the shattered remains « of the corps retreated precipitately into Malwa, were « Holkar, in impotent rage, sacked Oujein the capital of « his rival. »

Grant's History of the Marhattas, vol. 3, pages 83 et 84.

geance des Marhattes en se déclarant leur tributaire, Pertaub-Sing avait aussi regardé l'absence de Sindia comme une occasion favorable de secouer le joug, en profitant du moment où M. de Boigne était occupé à la guerre contre Holkar. Ayant refusé le payement du tribut accoutumé, il assemblait des troupes et tâchait de se mettre en mesure contre les suites de son insurrection.

La destruction totale de l'armée d'Holkar, opérée dans une seule bataille, avait laissé à M. de Boigne la faculté de disposer de toutes ses troupes contre ce nouvel ennemi. Il marcha sans délai contre le raja révolté; son armée entra immédiatement sur le territoire de Jypore, chassant l'ennemi devant elle jusque dans sa capitale, où Pertaub-Sing avait réuni toutes ses forces, et où il paraissait vouloir faire une résistance sérieuse. Sa détermination ne fut pas de longue durée: à l'approche de l'artillerie de siége, il envoya des vakeils pour négocier. Cette conduite du raja était conforme à ce qui se passe ordinairement dans l'Inde en pareille circonstance. Toutes les fois que l'absence ou la faiblesse d'un prince, ou toute autre cause laisse entrevoir à ses vassaux ou tributaires une chance d'impunité dans la révolte,

ils essayent aussitôt de conquérir leur indépendance. Ils refusent d'abord de payer le tribut, et souvent ils parviennent à braver leur souverain par la force des armes pendant des années entières. Mais lorsqu'ils ne se sentent pas assez forts pour résister aux troupes envoyées pour les punir, il s'ouvre une négociation régulière, dans laquelle le réfractaire obtient ordinairement sa grâce, en l'achetant au moyen d'une forte somme d'argent. Ces sortes de compositions se nomment *mamlet* (1). Dans le cas dont il s'agit ici, le général de Boigne, voulant faire un exemple, exigea de Pertaub-Sing, outre le tribut arriéré, le versement immédiat dans les caisses du gouvernement, d'une somme de 70 lacks de roupies, (environ 20 millions). Après quelques pourparlers, le raja fut obligé d'accepter les conditions qui lui étaient offertes; et le lendemain fut le jour fixé pour

---

(1) M. Tone, dans son *Voyage chez les Marhattes*, cite précisément pour exemple d'un *mamlet*, la capitulation du raja de Jeypour avec M. de Boigne; mais M. Langlès déclare dans une note que ce mot lui est absolument inconnu.

Voyage chez les Marhattes, pages 159 et 310.

l'entrevue publique, qui se fait toujours avec beaucoup d'appareil et de cérémonie. Cette entrevue, à quelques circonstances près, fut conforme à ce qu'on appelle dans le pays *millage* (1). Au milieu de l'espace qui séparait la ville de Jypore du camp du Général, on dressa une tente destinée à la rencontre des deux personnages. A l'heure indiquée, le raja, monté sur son éléphant et suivi d'un nombreux cortége, sortit de sa capitale. Au même instant, M. de Boigne, monté de même sur un éléphant, sortit de son camp, entouré de son Etat-Major et suivi de six cents cavaliers persans. Le raja le reçut avec les plus grandes marques de respect; et, après s'être embrassés, suivant l'usage du pays, ils entrèrent ensemble dans Jeypour, où toute la population était accourue au spectacle de l'entrée triomphante d'un Savoisien dans la capitale des Rajepoutes.

Cette insurrection, qui pouvait avoir des suites graves, se trouvant ainsi réprimée à son origine, l'armée reprit la route du Douab; et M. de Boi-

---

(1) Voyez la description du *millage* dans le *Voyage chez les Marhattes*, pages 160 et suiv.

gne, après un séjour de peu de durée à Jypore, la suivit. Sur sa route, il reçut de la part du raja de Machéry l'invitation de se rendre à Alwar, sa capitale. Le Général se rappelant le bon accueil et l'aide que Sindia avait reçus de ce prince, lors de la retraite de 1788, crut ne pouvoir se refuser à cette invitation. Le raja le reçut avec beaucoup d'amitié et avec les marques d'une haute considération; mais ces sentimens, comme il parut ensuite, ne furent pas partagés par toute sa cour. Un jour qu'il donnait audience au Général, qu'il avait fait asseoir auprès de lui, M. de Boigne observa que le ministre du raja, qui se tenait debout derrière son maître, s'inclina et lui dit à l'oreille quelques mots en langue persane, que le Général n'entendit pas. Le prince ne répondit que par un signe désapprobateur et par un regard où se peignaient la colère et l'indignation. Le vakeil du Général avait pâli. Cependant la conversation continua comme auparavant, et l'audience se termina sans que M. de Boigne eût conçu le moindre soupçon. Mais au sortir du palais, il apprit de son vakeil, qui savait le persan et qui avait entendu les paroles du ministre, que celui-ci avait proposé au raja de l'assassiner

dans la salle d'audience. La générosité est ordinairement compagne de la force; un seul mot de M. de Boigne aurait suffi pour faire mettre à mort le scélérat; mais le Général, satisfait de la bienveillance du prince, dédaigna de s'arrêter sur l'atroce lâcheté de son ministre ; et après avoir pris congé du raja, il continua sa route pour Coël.



CHAPITRE VI.

Le général de Boigne met la dernière main à l'organisation de son armée. Il introduit l'ordre dans toutes les parties de l'administration des provinces qui lui sont confiées. Nuages élevés à Pounah entre la cour du Peichouâ et Sindia. M. de Boigne envoie l'une de ses brigades à Sindia dans le Décan. Il devient gouverneur de l'Indostan. Mort de Sindia. M. de Boigne refuse les offres brillantes de l'empereur mogol et du roi de Caboul. Guerre des Marhattes contre Nizam-Ally. M. de Boigne sollicite sa démission. Son départ de l'Inde pour l'Europe.

PAR la défaite d'Holkar et le nouveau triomphe sur les Rajepoutes, la puissance de Sindia dans l'Indostan se trouvait enfin solidement établie : tous ses adversaires étaient soumis ou réduits à l'impossibilité d'obtenir aucun succès contre lui. La tranquillité achetée au prix de tant de victoires permit à M. de Boigne d'achever l'organisation de son armée ; aussi, dans le courant de cette année (1793), fut-elle portée au complet. Elle se composait de trois brigades entières d'infan-

terie régulière, à chacune desquelles étaient encore attachés mille *Rohillas*, dont la destination était de conduire les troupes à l'assaut. Les Rohillas ou habitans du Rohilcunde, pays situé au Nord-Ouest de l'Oude, étaient connus par leur courage téméraire, ou plutôt par leur mépris de la vie, qui avait passé en proverbe dans l'Inde. Le total des forces sur pied commandées par M. de Boigne et réunies sous le drapeau de Savoie, comprenait 30 mille hommes, dont 22 mille d'infanterie régulière, 5 mille hommes levés et employés dans le Jaeidad ou territoire cédé pour l'entretien de l'armée, et 3 mille de cavalerie. Dans cette dernière arme était un régiment de six cents cavaliers persans, dont les chevaux, les habillemens et les armes étaient la propriété particulière du Général. M. de Boigne avait admis indistinctement dans son armée des individus mogols, marhattes, rajepoutes, hindous et musulmans. La plupart de ses officiers étaient des Européens, que la célébrité de son nom attirait en grand nombre auprès de lui (1).

---

(1) Parmi eux se trouvaient le colonel Perron, dont il a été parlé plus haut, M. Drugeon, savoisien, frère du

Il créa des fabriques d'armes et des fonderies de canons à Horel et à Paluel; il eut pour chef d'atelier ce même Sangster dont nous avons déjà parlé, sous la direction duquel furent fabriquées des armes qui pouvaient soutenir la concurrence avec celles de l'Europe.

M. de Boigne ne bornait pas ses soins aux détails qui regardaient son armée : il portait en même temps son attention sur l'administration des provinces que Sindia lui avait confiées. Il y introduisit le plus grand ordre. La perception des deniers publics se faisait par voie militaire, suivant l'usage du pays; mais les contributions, réparties avec justice, étant fixées, les rentrées s'effectuaient plus régulièrement et avec moins de difficulté qu'il n'arrive ordinairement dans l'Inde. Il avait établi deux bureaux de comptabilité, pour servir de contrôle l'un à l'autre : dans le premier, les comptes étaient tenus en français, et dans l'autre toutes les écritures se faisaient en langue

---

général de ce nom, mort à Nice en 18.., M. Frimont, auparavant commandant des troupes françaises à Chandernagor, etc.

persane; à la fin de chaque mois, le compte-rendu était transmis au Gouvernement.

Tant de détails si multipliés et si variés devaient occuper tous les momens du Général; mais l'importance de sa mission et le désir de s'en acquitter avec succès lui donnaient une activité qui suffisait à tout. Il inspectait personnellement les travaux de l'arsenal; il restait chaque jour plusieurs heures au quartier, où il faisait manœuvrer les troupes et les passait en revue. De là il retournait dans ses bureaux se livrer aux soins de l'administration.

Comme l'armée ne cessait d'être l'objet particulier de son attention, ses troupes devinrent également redoutables par leur nombre et par leur parfaite discipline; et, pour nous servir d'un honorable témoignage qui lui fut rendu publiquement à ce sujet, « Ce ne fut pas le moindre « avantage des mérites du général de Boigne, « comme militaire, d'avoir adouci, par une per- « sévérance admirable, le caractère féroce et « presque sauvage des Marhattes; il soumit à la « discipline et à la civilisation des armées euro- « péennes, des troupes jusqu'alors réputées bar- « bares; et la licence rapace auparavant en usage

« chez elles devint infamante aux yeux même « du dernier des soldats (1). »

Si les exploits, le zèle et les talens de M. de Boigne lui avaient concilié à juste titre l'affection et la confiance illimitée de Sindia, l'armée commandée par un tel général était devenue la terreur des Etats voisins; elle avait excité la jalousie de la cour de Pounah, et inspiré même des inquiétudes au gouvernement anglais (2). Mais ces sentimens divers contre Sindia n'éclatèrent jamais par des actes d'hostilité ouverte. La force prépondérante dont il pouvait disposer tenait en

---

(1) *Bengal Journal*, du 18 septembre 1790.

(2) Pour apprécier avec justesse l'importance qu'avait à cette époque l'armée du général de Boigne, l'état de son matériel et de son moral, l'envie et les appréhensions qu'elle faisait naître dans les autres Etats, enfin le poids qu'elle pouvait avoir dans la balance du pays, on peut consulter les journaux du temps, publiés sur les lieux mêmes, que nous avons sous les yeux, les divers ouvrages que nous avons indiqués dans notre avertissement, notamment les chapitres 2, 4 et 5 du 3e volume de l'Histoire des Marhattes de M. Grant, et enfin le Mémoire sur l'Inde par M. Hippisley, lu dans la Chambre des Communes, le 2 mars 1791 (M).

échec les puissances indiennes et leur commandait de la réserve à son égard; et d'un autre côté, sa prudence ôtait aux Anglais jusqu'au moindre prétexte d'enfreindre le traité de Salbye.

Toutefois il n'était guères possible qu'il fût à l'abri de toute tentative contre une élévation et une influence qui ne pouvaient manquer de donner de l'ombrage. Nana-Farnawees, ministre du Peichouâ, mit secrètement tout en œuvre pour s'attacher les autres chefs marhattes; il tâcha même de séduire les principaux officiers de Sindia. Rastia, frère du vice-roi de l'Indostan (Gopaul-Rao-Bhò), gagné par le ministre, et possesseur d'importans secrets, se réfugia dans le palais du Peichouâ. Dans la crainte que le ressentiment de Sindia excité par sa démarche, ne s'étendît à son frère, il lui écrivit pour le prévenir et l'engager à prendre ses mesures de précaution. Gopaul-Rao-Bhò, effrayé à la réception de cette lettre, craignit d'être arrêté et jeté dans un fort, pour y périr victime de la vengeance de Sindia. Dans cette position critique, il n'imagina d'autre moyen de salut que de solliciter la protection du général de Boigne. A cet effet, il se rendit dans le camp de ce dernier, avec une escorte de mille hommes

de cavalerie ; le Général consentit à le recevoir, mais ne lui permit qu'une suite de cent hommes. Dans l'espoir d'adoucir la colère de Sindia, il promit à Gopaul-Rao-Bhò de le garantir de toute tentative contre sa vie.

Lorsque les nouvelles relatives à la défaite d'Holkar dans l'Indostan arrivèrent à Pounah, la cour du Peichouâ conçut des alarmes ; des nuages obscurcirent ses relations avec Sindia. Le ministre renforça les troupes de la capitale ; ce qui fournit à Sindia un prétexte pour augmenter les bataillons qui l'avaient accompagné dans le Décan ; il écrivit à M. de Boigne de lui envoyer une de ses brigades d'infanterie. Le Général fit descendre aussitôt un corps de dix mille hommes sous le commandement du colonel Perron (1).

M. de Boigne, dans toutes les occasions, avait montré un si grand empressement à exécuter les ordres de son prince, et il avait donné des preuves si multipliées de son zèle pour son service, que, par égard pour lui, Sindia ne prononça rien contre Gopaul-Rao-Bhò ; mais le gouvernement de l'Indostan se trouva par le fait entre les mains

---

(1) *Grant's History of the Marhattas*, vol. 3, page 84.

du général de Boigne. Ainsi, l'empereur des Mogols, la capitale de l'Inde et les intérêts de l'empire se trouvèrent sous la puissance d'un Savoisien, et la *Croix blanche* de Savoie fut le drapeau le plus respecté dans l'Indostan. Depuis cette époque jusqu'à son retour définitif en Europe, M. de Boigne à la tête de son armée avait un pouvoir sans bornes sur tous les Etats marhattes situés au nord du Chumbul.

Il entrait dans la destinée de Sindia de ne plus repasser ce fleuve. Il mourut à Wunolie, près de Pounah, le 12 février 1794, à l'âge de 64 ans (1), et eut pour successeur son petit-neveu Dolat-Rao-Sindia (2). La mort de Madadjy-Sindia, comme l'observe M. Grant, fut un événement d'une grande importance, non-seulement pour ce qui concernait les affaires des Marhattes, mais aussi pour les autres puissances de l'Inde. La cour du Peichouâ espérait maintenant recouvrer sa supériorité sur les autres chefs marhattes, qui probablement, de leur côté, concevaient des vues

---

(1) L'Histoire du règne de Shah-Aulum donne 67 ans à Sindia au moment de sa mort. *The History*, etc., p. 194.

(2) *Grant's History*, etc., *ibid.*, page 85.

diverses conformes à leurs intérêts respectifs. Dans l'Indostan, l'empereur fit des ouvertures à M. de Boigne et lui offrit la place de premier ministre, s'il voulait employer ses forces et son ascendant à le rétablir dans toute la plénitude de son autorité impériale. Zeman-Shah, roi de Caboul, lui envoya des ambassadeurs chargés de lui faire des propositions analogues. L'influence du Général sur son armée et l'autorité qu'il exerçait sur le pays, lui rendaient tout possible en ce moment. Les offres étaient assez séduisantes pour éblouir tout homme qui n'eût écouté que la voix de l'ambition. Mais M. de Boigne n'eut pas la moindre pensée de céder. Il préféra de conserver dans toute leur intégrité les Etats et l'autorité du légitime successeur du prince qu'il avait servi. Dolat-Rao, qui n'eut pas pour ses Etats du Nord la même prédilection que son grand-oncle, se contenta de confirmer M. de Boigne dans le gouvernement de l'Indostan et porta tout son intérêt sur les affaires du Décan, où s'étaient renouvelées les éternelles dissensions entre les Marhattes et les Mahométans leurs voisins.

L'année suivante, dans le mois de janvier, tous les Etats marhattes s'assemblèrent pour la

dernière fois sous les ordres du Peichouâ. Le contingent fourni par Dolat-Rao était à la fois le plus nombreux et le mieux composé de toute l'armée des confédérés, quoique la meilleure partie de ses forces, qui était l'armée du général de Boigne, fût restée dans l'Indostan, et qu'il n'eût avec lui qu'une de ses brigades sous les ordres du colonel Perron (1). On pouvait, dans cette circonstance, se former une idée de la puissance de cette grande confédération. Les forces marhattes réunies montaient à 150 mille hommes; avec cette formidable armée, ils entrèrent en campagne contre Nizam-Ally, prince d'Hyderabad, avec qui la guerre venait d'être déclarée. Elle ne fut pas longue : les Marhattes atteignirent l'ennemi à Kurdla et le battirent complètement. Les Musulmans cédèrent à la première charge de la cavalerie et prirent la fuite. Leur infanterie régulière, commandée par Raymond (officier français qui avait été au service de Tippoo), était néanmoins venue se mesurer avec la brigade du colonel Perron; mais après un combat opiniâtre entre ces deux corps, les 23 bataillons de Ray-

---

(1) *Grant's History*, etc., vol. 3, page 112.

mond furent forcés de battre en retraite et de se replier sur Kurdla (1). Trois jours après, le nizam demanda une suspension d'armes, et, par le traité qui s'ensuivit, il se trouva contraint de céder une étendue considérable de territoire et 72 millions en argent. Lorsque M. de Boigne reçut dans l'Indostan les détails de la victoire de Kurdla, il apprit avec une satisfaction mêlée d'un noble orgueil, la conduite de sa brigade dans ce combat décisif (2).

Cependant le jour arrivait où il devait quitter cette belle armée qu'il avait créée, et s'éloigner pour toujours du théâtre de ses exploits. Les fatigues et les travaux auxquels il s'était constamment livré depuis si long-temps avaient porté une atteinte grave à sa santé. Depuis deux années, il avait à plusieurs reprises sollicité son remplace-

---

(1) *Grant's History*, etc., vol. 3, page 114.

(2) Lors de la guerre de 1803, si fatale aux Marhattes, le Général était à Paris. Il ne put apprendre sans une vive émotion que ses vieilles brigades, que les Anglais distinguaient toujours par le nom de leur ancien chef, avaient soutenu leur première réputation jusqu'à la fin. Voyez l'*Histoire des Marhattes*, vol. 3, page 243 et 256.

ment, mais Dolat-Rao n'avait rien négligé pour le retenir à son service. Ne voulant point quitter lui-même le Décan, il savait que M. de Boigne seul pouvait le remplacer dans l'Indostan. Il sentait que, surtout dans le commencement de son règne, ses Etats du Nord exigeaient la présence d'un chef qui eût une connaissance approfondie des hommes et des choses, et de tous les intérêts à diriger. Le Général, cédant à ces motifs, avait différé son départ d'une année à l'autre, sans renoncer toutefois à sa résolution positive de revenir en Europe. Sur la fin de 1795, ses indispositions augmentant de jour en jour, il éprouva un pressant besoin de chercher le repos et de quitter le climat brûlant de l'Inde, pour aller respirer un air plus approprié à son état. Dolat-Rao lui accorda enfin la permission de partir, mais il ne voulut point accepter sa démission, et il réclama du Général une promesse de revenir auprès de lui aussitôt que sa santé serait rétablie (1).

---

(1) Nous donnons à la fin de ce Mémoire la traduction littérale de la lettre en style marhatte, écrite en langue persane par Dolat-Rao-Sindia, en 1799, à M. de Boigne, pour l'engager à retourner dans l'Inde (N).

M. de Boigne fixa son départ à quelques mois de là. Il employa ce temps à consolider son ouvrage par tous les moyens que son zèle put lui suggérer. En quittant son prince, il lui laissait une armée nombreuse, complète dans toutes ses parties et assujétie à une excellente discipline, les arsenaux remplis d'armes, les places fortes dans le meilleur état de défense, un revenu bien établi et toujours croissant, et enfin un grand empire soumis et tranquille, quoique nouvellement conquis. Enfin, dans le mois de février 1796, il fit ses adieux aux officiers de son armée et prit la route de Calcutta, où il devait s'embarquer (1). Il emmena avec lui le régiment de cavalerie persane qui lui appartenait (2). Il s'arrêta

---

(1) *Grant's History*, etc., *ibid.*, page 245.

(2) Ce corps de cavalerie était composé de 600 chevaux, de 100 chameaux, avec 4 pièces d'artillerie légère et un certain nombre de bœufs de trait. Les armes des cavaliers étaient toutes de choix, et les harnais des chevaux, de la première qualité. Le Général avait offert à Dolat-Rao de lui céder ce corps; mais le prince ne voulait en payer le prix qu'au retour de M. de Boigne dans l'Inde; ce qui ne convenait pas à ce dernier. Au passage

quelque temps à Lucknow pour l'arrangement de ses affaires, et arriva à Calcutta dans le mois de juillet. Enfin, au commencement de septembre 1796, il quitta définitivement l'Inde et s'embarqua pour l'Europe, à bord d'un vaisseau danois *le Cromberg*, commandé par le capitaine Tenant.

Ainsi se termina la carrière militaire et politique de M. de Boigne dans les Indes orientales; elle est à peu près résumée dans le passage suivant, que nous empruntons d'un historien témoin oculaire et qui a écrit sur les lieux :

« Feu Madadjy-Sindia fut le seul chef de « l'empire qui organisa un corps d'infanterie sui- « vant le système européen. C'était un homme « d'un esprit vaste, dont l'ambition égalait les

---

du Général à Lucknow, le nabab manifesta le désir d'en faire l'acquisition, mais on ne put convenir du prix. M. de Boigne le proposa alors à la Compagnie anglaise, par l'intermédiaire de M. Palmer; et lord Cornwallis donna ordre de conclure le marché sans s'arrêter au prix. L'arrangement fut accepté de part et d'autre : le prix fut fixé à cinq cents roupies par cheval, tout compris, ou à neuf cent mille francs pour le corps entier. Les soldats passèrent en même temps au service de l'Angleterre.

« talens. Lors de son retour au Décan, en 1792,
« il était vizir de l'empereur et il venait à Pou-
« nah, dans le dessein de se faire nommer dyvân
« du Peichouâ. S'il eût réussi, son autorité eût
« été plus grande que celle d'aucun empereur à
« l'apogée de sa puissance. Un homme animé
« par des vues aussi étendues ne pouvait penser
« rien que de grand, et ses succès ont répondu
« à la sublimité de ses entreprises. Il établit à
« Agra des fonderies de canons, fabriqua toutes
« ses armes, excita les officiers dans lesquels il
« reconnut du mérite à entrer à son service ; et
« par-dessus tout, il eut le bonheur de rencon-
« trer M. de Boigne pour en faire son général
« d'infanterie. Aux talens du premier ordre
« comme militaire, M. de Boigne réunissait des
« connaissances très-approfondies comme poli-
« tique ; infatigable dans la poursuite de ses
« projets, soit à la guerre, soit dans les négo-
« ciations, ses qualités brillantes, déployées sur
« un grand et noble théâtre, doublèrent l'étendue
« primitive des domaines de Sindia et lui acqui-
« rent à lui-même, par une longue suite d'heu-
« reux et honorables travaux, une fortune de
« prince. L'armée levée par M. de Boigne con-

« siste en vingt mille hommes environ d'infanterie de ligne, dix mille *nézyb*, à peu près « trois mille hommes de cavalerie disciplinée, et « un excellent train d'artillerie supérieurement « montée, le tout bien équipé et bien payé. « Cette armée a rendu Sindia le chef de l'empire « marhatte, et c'est le seul en effet qui y soit « réellement redoutable. » (1).

---

(1) *Voyage chez les Marhattes*, pages 96 et suiv. Une traduction du même passage par M. Moreau se trouve dans le 5e vol. des *Annales des Voyages*, p. 171 et 172.



CHAPITRE VII.

M. de Boigne arrive à Londres. Son premier retour en Savoie. Séjour à Londres et à Paris. Retour définitif dans sa patrie. Dons offerts à la ville de Chambéry. Note sommaire de ses bienfaits. Témoignage remarquable d'estime et de considération de la part de ses Souverains. Reconnaissance éclatante de ses compatriotes. Sa mort et sa sépulture. Honneurs rendus à sa mémoire.

On a vu, dans les chapitres précédens, par quelles voies honorables le général de Boigne avait acquis les grandes richesses dont il a fait un si bel usage, richesses qui s'étaient successivement augmentées soit par une suite de spéculations aussi heureuses que loyales, soit par l'accumulation d'une partie considérable de ses revenus, qu'il était loin de dépenser annuellement dans la vie simple et modeste qu'il menait parmi ses concitoyens. Il avait

transmis en Angleterre, par l'entremise des maisons de commerce de cette nation, la fortune qu'il avait recueillie dans l'Inde. Parti lui-même de Calcutta, comme nous l'avons dit, au commencement de septembre 1796, il arriva en Angleterre dans le mois de janvier 1797. Il séjourna quelques temps à Londres et ne tarda pas à venir visiter sa patrie. Toutefois, le soin de ses affaires le détermina à retourner en Angleterre, et il passa quelques années tant à Londres qu'à Paris, fréquentant habituellement la plus haute société de ces deux grandes villes. Il avait épousé en Angleterre Mlle d'Osmond, fille de M. le marquis d'Osmond, Pair de France. Pendant son séjour à Paris, il fut présenté à Louis XVIII, qui lui fit l'accueil le plus distingué et lui décerna le titre de Maréchal-de-Camp, avec la croix de St-Louis et les insignes de la Légion-d'Honneur.

Bientôt l'amour du sol natal le ramena en Savoie, où déjà il avait acquis des propriétés et où il fixa définitivement sa résidence. Sa maison devint un asile consacré à une noble hospitalité, et où ses compatriotes et les étrangers étaient toujours sûrs d'être bien acueillis.

Le 1er mars 1822, le général de Boigne adressa

aux Syndics et Conseils de la ville de Chambéry, un Mémoire exposant l'offre généreuse des dons qu'il se proposait de faire à la ville où il avait pris naissance. Nous croyons devoir rapporter ici le préambule de ce Mémoire, qui fait le plus grand honneur aux vues de sagesse et de bienfaisance dont cet homme rare était animé :

« A MESSIEURS

LES NOBLES SYNDICS ET CONSEILLERS

DE LA VILLE DE CHAMBÉRY.

« MESSIEURS,

« Devant vous regarder comme les protecteurs « naturels, comme les défenseurs de tous les in« térêts immédiats des habitans de la ville, à l'ad« ministration de laquelle doit se rapporter tout « ce qui la regarde directement, c'est donc à vous « seuls que je dois m'adresser, pour vous sou« mettre des projets que j'ai formés pour le plus « grand avantage de vos administrés.

« Si la divine Providence, par une bonté toute « spéciale, a daigné couronner de succès la car« rière militaire que j'avais embrassée et que j'ai

« eu à parcourir, elle m'a en même temps com-
« blé des biens de la fortune au-delà de mes faibles
« talens, de mon attente, je dirai même de
« mes désirs. N'ayant jamais eu de grands be-
« soins, je n'eus jamais une ambition démesurée
« de richesses. Sans héritage de mes pères, te-
« nant tout du Ciel, je pense devoir en faire
« hommage à l'auteur de tant de biens; la recon-
« naissance et notre sainte Religion m'en font
« un devoir, en me prescrivant en même temps
« l'usage que je dois en faire, ... l'adoucisse-
« ment des maux de l'humanité souffrante.

« Revenu dans ma patrie après 35 ans d'ab-
« sence, par l'impulsion de mon cœur et par
« mon libre choix, mes premiers désirs, comme
« mes premières pensées, ayant été d'appeler
« mes concitoyens au partage des bienfaits dont
« la Providence avait été si libérale à mon égard,
« j'eusse aimé à les en faire jouir de suite; mais
« les temps n'étaient pas favorables. Pendant le
« règne de l'usurpation, l'abus du pouvoir étant
« le système suivi, j'ai dû attendre que le Ciel,
« fatigué de tant d'injustices et de tant d'iniqui-
« tés, rappelât sur les trônes de cette Europe
« civilisée, ses Rois légitimes. Les vœux de tous

« les hommes de bien et amis de l'ordre et du « repos étant accomplis, et le Souverain de nos « ancêtres étant remonté sur son trône, à la sa- « tisfaction et pour le bonheur de tous ses fidèles « sujets, toujours animé du même amour pour « ma patrie et du même zèle pour le bien de mes « concitoyens (j'en ai déjà donné des preuves), je « n'hésite plus à mettre à exécution les projets que « j'avais conçus depuis bien des années, de fonder « des établissemens pour le soulagement des mal- « heureux, comme pour l'intérêt des habitans « de cette ville, ne doutant point, Messieurs, « que, plein de zèle pour le bien public, vous « ne soyez mus par les mêmes sentimens, pour « le bonheur et les avantages de vos administrés. « J'ose me flatter que, secondant de tout votre « pouvoir mes intentions, nous parviendrons à « apporter bien des changemens et des amélio- « rations dans la ville, de manière à la rendre « plus saine, plus agréable pour tous, et en « même temps plus avantageuse à ceux de nos « malheureux concitoyens qui, accablés d'infir- « mités, périssent souvent après avoir enduré « bien des souffrances, faute d'avoir trouvé des « secours à leurs maux. Il existe déjà bien des éta-

« blissemens utiles, fondés par des personnes « pieuses, charitables et bienfaisantes, mais il en « est encore qui me paraissent indispensables. »

Ici le général de Boigne entrait dans le détail des établissemens qu'il avait le dessein de former et des améliorations diverses qui entraient dans ses projets, dont nous parlerons plus bas.

Les Administrateurs de la ville, sensibles, comme ils ne pouvaient manquer de l'être, à une générosité dont il n'y avait pas encore eu d'exemple, firent au Général la réponse suivante :

« LE CONSEIL DE VILLE DE CHAMBÉRY,

« A M. LE GÉNÉRAL COMTE DE BOIGNE,

ETC., ETC.

« MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

« Le Conseil de ville n'a pu lire le Mémoire « que vous lui avez adressé et qui contient le dé- « tail des bienfaits que vous vous proposez de « répandre sur la ville de Chambéry, sans être « saisi d'abord des sentimens d'admiration et de « reconnaissance qui vous sont dus à si juste titre.

« Il est beau, Général, de vous voir dès votre « première jeunesse, courir tous les hasards, bra- « ver tous les dangers, et ne vous appuyant que « sur vous seul, saisir, les armes à la main, et la « gloire et la fortune; mais il est sublime de vous « voir revenir après d'aussi longs travaux, le cœur « toujours brûlant d'amour pour la patrie, créer « au milieu de vos concitoyens, des sources in- « tarissables de prospérité publique. Vous sem- « blez avoir prévu toutes les douleurs, pour offrir « à chacune un secours. Par vous le malheureux « trouve un appui à chaque instant de la vie. La « vieillesse se repose sur les bords de la tombe, et « la jeunesse va trouver de nouvelles ailes pour « satisfaire son ardeur; elle puisera, dans une « institution forte, religieuse et savante, tous « les principes conservateurs des sociétés hu- « maines, et dans votre exemple, tout le feu des « nobles entreprises.

« Nous vous prions, Général, de permettre « d'imprimer votre Mémoire, afin que tous con- « naissent le bien qui appartient à tous, et que « chacun puisse jouir d'abord du sentiment que « vous inspirez. Il peut encore en naître un « grand bien : cette publicité nous fournira sans « doute une foule d'observations utiles.

« De notre côté, nous ne négligerons rien « pour seconder vos vues et obtenir de S. M. les « autorisations qui nous sont nécessaires ; et en « attendant, Général, le Conseil de ville, au nom « de tous vos concitoyens, vous offre le glorieux « tribut de la reconnaissance publique. »

Le premier projet proposé par M. de Boigne était d'appeler au Collége de Chambéry, pour l'enseignement de la jeunesse, une Corporation religieuse, étant bien reconnu, disait-il, que l'enseignement exercé par un Ordre religieux, de quelque nom qu'il soit appelé, est plus propre à former la jeunesse, soit par l'ensemble et l'unité des vues, soit par l'invariabilité des méthodes, soit enfin par une surveillance active et toujours présente. A cette fin, le Général offrait de compléter le revenu qu'exigeait la dépense de cette institution, et de fournir les fonds nécessaires pour rendre le local du Collége propre à sa nouvelle destination.

En second lieu, le général de Boigne, frappé de tout ce que la mendicité présente de hideux et de pénible, offrait d'établir un dépôt de Mendicité, doté de 27 mille livres de revenu, et s'engageait à fournir un capital de 80 mille livres

pour le local et les constructions nécessaires.

Le troisième établissement qui entrait dans ses vues de bienfaisance, était une succursale aux hôpitaux de Chambéry, pour les maladies contagieuses, dont la communication propage et multiplie de funestes ravages dans les classes inférieures de la société, privées des moyens de prévenir cette communication.

Les voyageurs étrangers avaient aussi excité l'attention de M. de Boigne. Il offrait d'établir quatre lits pour des voyageurs pauvres, fatigués ou malades, de quelque pays et de quelque religion qu'ils fussent, sauf, lorsqu'il ne s'en présenterait pas, d'accorder ces lits à des malades du pays.

S'occupant ensuite des moyens de contribuer à la salubrité et à l'embellissement de la ville, le Général proposait de détruire les échoppes malsaines, nommées *les Cabornes*, qui séparaient la rue *Tupin* de la *Rue-Couverte*, d'abattre le toit de celle-ci, d'ouvrir une large et belle rue qui traversât entièrement la ville depuis la place du Château jusqu'au Boulevard, vis-à-vis de l'hospice de la Charité. Il offrait en conséquence les fonds nécessaires soit pour indemniser les pro-

priétaires des échoppes, soit pour faire l'acquisition des maisons à abattre ; et il s'engageait à faire bâtir lui-même, pour son compte, toute la façade de la rue nouvelle depuis la grand'rue jusqu'à la place du Château.

Enfin, pour mettre l'Hôtel-de-Ville en harmonie avec la nouvelle rue, la Bibliothèque, le Théâtre, les fontaines, les promenades, etc., il promettait une somme déterminée pour embellir l'Hôtel-de-Ville et lui construire une façade convenable.

La plupart de ces utiles projets sont aujourd'hui réalisés, et les autres sont en pleine exécution. Le généreux bienfaiteur n'a pas borné là ses actes de munificence : il en a dès-lors ajouté de nouveaux qui ne sont pas moins importans par leur utilité et par la grandeur de la dépense, comme on le va voir dans le rapprochement et l'énumération sommaire que nous allons faire des uns et des autres, auxquels le Général a consacré environ trois millions et demi.

NOTE

DES BIENFAITS DU GÉNÉRAL DE BOIGNE

EN FAVEUR DE SON PAYS.

Agrandissement des bâtimens de l'Hôtel-Dieu de Chambéry et fondation de plusieurs lits pour les pauvres atteints de maladies ordinaires.

Fondation et dotation du bel hospice de *St-Benoît*, pour quarante vieillards des deux sexes, qui y retrouvent l'aisance que leur ont fait perdre des revers de fortune.

Fondation et dotation d'un *Dépôt de Mendicité* pour cent pauvres des deux sexes.

Fondation et dotation d'un grand Hospice pour les aliénés.

Fondation d'une succursale aux hôpitaux actuels, pour les maladies contagieuses non reçues dans ces hôpitaux.

Fondation de lits pour les voyageurs malades, de toute nation et de toute religion.

Rente pour fournir aux prisonniers pauvres une chemise blanche tous les samedis, et une petite distribution d'argent par semaine pour leurs besoins.

Rente annuelle pour doter quatre filles pauvres et vertueuses, et pour faire apprendre des métiers à quatre jeunes gens.

Erection du clocher de l'une des paroisses rurales du Général (la paroisse du Petit-Barberaz près de Chambéry, sur laquelle se trouve la belle terre dite de *Buisson-Rond*).

Construction de l'église des PP. Capucins de Chambéry.

Fonds pour l'établissement d'une maîtrise de Chapelle et d'un Bas-Chœur en faveur de l'église Métropolitaine de Chambéry.

Fonds et revenus pour le Collége Royal de Chambéry et pour y appeler un Corps religieux à la direction de cet établissement et à l'instruction de la jeunesse.

Rente annuelle en faveur de la Société Royale Académique de Savoie, pour contribuer au développement de ses travaux et aux moyens d'encourager la culture des sciences et des arts utiles.

Rente annuelle à la Compagnie des Chevaliers du Tir de Chambéry.

Rente annuelle à la Compagnie des Pompiers de la même ville.

Don de soixante mille livres pour contribuer à la restauration du Théâtre.

Nouvelle rue, dont une partie à portiques, traversant la ville dans toute sa largeur, et qui l'embellit, la rassainit et rapproche toutes les distances.

Donation affectée à l'agrandissement des bâtimens de la Bibliothèque et de l'Hôtel-de-Ville, à la construction d'une façade pour ce dernier, et à l'élargissement de deux des anciennes rues.

Tant et de si grands bienfaits donnaient au général de Boigne tous les droits à la reconnaissance de ses compatriotes. Aussi tous les établissemens utiles, toutes les institutions honorables s'empressèrent de le placer à leur tête. Il a encore reçu de son vivant une autre sorte de récompense, qui devait être unique en son genre, comme la générosité et la noblesse des actes de celui qui en était l'objet : c'est un monument public érigé en son honneur par ses propres souverains ; ce monument est le buste en marbre du Général, placé dans la Bibliothèque de la ville de Chambéry, par les ordres des Rois de Sardaigne Victor-Emmanuel et Charles-Félix. M. de Boigne reçut en outre de son Roi le titre et le rang de Lieutenant-

Général dans les armées royales et la Grand'Croix de l'Ordre religieux et militaire des SS. Maurice et Lazare.

M. de Boigne était d'une haute et belle stature. Doué d'une constitution des plus robustes, la nature l'avait destiné à une longue vie; mais les vicissitudes de la fortune, les fatigues militaires et les travaux excessifs auxquels il s'était livré dans l'Inde, avaient dès long-temps altéré la force de son tempérament et avaient fait naître le germe de ses dernières infirmités. Néanmoins la vigueur de son organisation, l'influence salutaire de l'air natal et sa grande sobriété lui ont permis de jouir encore de ces années de santé qu'il a honorées par tant d'œuvres admirables, et où il a recueilli une autre sorte de gloire, qui non-seulement éternisera sa mémoire, mais qui fera à jamais bénir son nom.

Nous avons parlé de la reconnaissance publique qui lui était due à tant de titres. On vient de voir que la Religion d'une part, et de l'autre toutes les souffrances et tous les genres de besoins avaient été l'objet de sa généreuse sollicitude; que ses vues bienfaisantes se sont encore portées sur les premiers intérêts de la Société, dont les bases reposent sur une sage éducation de la jeunesse;

qu'elles ont embrassé ceux des sciences, des lettres et des arts, et, comme nous l'avons déjà dit, tout ce qui pouvait d'ailleurs contribuer à améliorer la situation de ses compatriotes. Quels avantages n'a-t-il pas répandus dans la classe ouvrière, par le nombre et la diversité des travaux empruntés à tous les arts, dans les constructions nombreuses qu'il a provoquées et dont il a fait les frais! Ajoutons que l'impulsion qu'il a donnée et l'émulation qu'il a fait naître auront de longues suites, et que, dans quelques années, la capitale du Duché, et d'autres villes à son exemple, seront entièrement régénérées.

Nous n'avons rien pu dire des actes journaliers de charité exercés dans le secret par M. de Boigne. Si sa main généreuse, en les dérobant aux regards du public, nous a privé du moyen de les retracer ici, ils ne seront pas restés sans récompense : ils ont eu pour témoin celui qui a promis de reconnaître jusqu'à un verre d'eau donné en son nom.

C'est ainsi que toutes les classes de la société ont dû porter un juste intérêt à cet homme, en qui chacun devait voir un bienfaiteur personnel. Aussi des sentimens universels de gratitude se

sont-ils manifestés avec éclat dans plusieurs circonstances. Lors du dernier voyage du général de Boigne à Lyon, les habitans de Chambéry illuminèrent leurs habitations le soir du jour de son retour; et l'on va voir quelles sensations ont produite sa dernière maladie et sa mort, quoique long-temps prévue.

Lorsque l'on commença à concevoir des craintes sérieuses sur son état, des prières publiques furent ordonnées pour lui, et la foule accourut au pied des autels pour implorer les grâces du ciel en sa faveur.

Nous placerons ici, avant de terminer, le récit que l'auteur de ce Mémoire a donné dans le *Journal de Savoie*, de la mort et des obsèques de cet homme qui, dans un petit nombre d'années, a plus fait de bien à son pays qu'on n'aurait pu en espérer dans l'intervalle d'un siècle entier.

EXTRAIT
DU JOURNAL DE SAVOIE,

N° 26 DE LA XVe ANNÉE, DU 26 JUIN 1830.

« *Chambéry*, 25 *juin*. Notre pays et la ville de Chambéry en particulier viennent de faire l'une des plus grandes pertes que nous puissions avoir à déplorer. M. le général Comte de Boigne, à la suite d'une longue et pénible maladie, est mort lundi dernier, 21 de ce mois, à cinq heures et un quart du matin, après avoir reçu, avec la plus grande édification, sur sa propre demande, pendant le cours de sa maladie et dans ses derniers momens, toutes les consolations et tous les secours de la Religion. Aussitôt que la nouvelle de sa mort a été répandue dans la ville, elle y a fait naître une vive et profonde sensation; les boutiques et les magasins qui se trouvaient déjà ouverts ont été spontanément refermés en signe de deuil, et sont encore restés fermés les deux jours suivans. Cette manifestation de la douleur générale, touchante expression des regrets uni-

10

versels de la population, est un bel éloge de l'illustre défunt : nous n'y ajouterons rien pour le moment. Ce ne serait pas d'ailleurs dans un article improvisé à la hâte, qu'il nous appartiendrait de rendre ici un digne hommage à la mémoire de notre célèbre compatriote. Nous espérons que quelque plume éloquente et plus habile se chargera d'acquitter cette dette de la reconnaissance publique envers ce généreux fondateur de tant d'utiles Etablissemens, qui a exercé des actes inouis jusqu'ici de bienfaisance en faveur de la Religion, de l'instruction publique et de l'indigence, soulagée par lui dans toutes ses souffrances et tous ses besoins, et qui, après une carrière militaire et politique des plus glorieuses, s'est montré plus admirable encore dans ses derniers jours.

« Dès le lundi, à midi et le soir, et le lendemain mardi, le son funèbre de toutes les cloches de la ville a annoncé la triste cérémonie qui devait avoir lieu le mercredi. Sa dépouille mortelle, conformément à sa volonté, a été transportée à Lémenc pour y être ensevelie. En sa qualité de Lieutenant-Général ès-armées de S. M., de Chevalier Grand'Croix des SS. Maurice et Lazare, etc., on lui a rendu tous les honneurs dus à ses

titres et à son rang, outre l'assistance de diverses Corporations qui, par un juste sentiment de reconnaissance, se sont fait un devoir de prendre part à ses obsèques.

« Le corps du Général a d'abord été transporté dans l'église métropolitaine, sa paroisse. La Compagnie des Nobles Chevaliers du Tir de Chambéry, dont il a été le bienfaiteur et dont il était le Chef, ayant demandé et obtenu d'assister en armes à ses funérailles, a fait la garde autour du cercueil pendant la cérémonie religieuse. Voici quel a été l'ordre du convoi, de l'Hôtel du défunt à la Métropole, et de là à l'église de Lémenc :

« Les troupes ayant le fusil renversé, un crêpe au drapeau et les tambours tendus de noir, ouvraient la marche dans l'ordre suivant :

« Un détachement de cavalerie, la Compagnie des Pompiers, dotée par le Général, les Chasseurs de la Reine et la Brigade d'Aoste, ces Corps avec leur musique respective, exécutant des marches funèbres ;

« Venaient ensuite les pauvres de l'Hospice de Charité, les élèves de la doctrine Chrétienne, les Confréries des deux sexes des paroisses de Maché, de Lémenc et de Notre-Dame avec le Clergé

de ces paroisses ; les élèves du Collége Royal des RR. Pères Jésuites, accompagnés de leurs professeurs;

« Les Confréries des deux sexes de la paroisse de St-François-de-Sales, suivies des Dames de Charité et des vieillards de l'Hospice de St-Benoît, fondé et doté par le défunt, dont les femmes étaient en voile noir, et les hommes avec un crêpe au bras; les Pénitens-Noirs, les RR. PP. Capucins;

« Le Suisse de la Métropole, les Enfans-de-Chœur, la Croix du Chapitre, le Séminaire du Diocèse, divers Ecclésiastiques de la ville et des environs, et le Chapitre de la Métropole, suivi de deux Chapiers et du Prévôt en chapes noires;

« Le cercueil était placé sur un corbillard surmonté d'un baldaquin, et sur lequel on voyait les armes du défunt, son habit de Général, celui de Chevalier du Tir, ses décorations et son épée. Les quatre coins du poêle étaient tenus par quatre des plus anciens Officiers supérieurs, accompagnés de dix sergens chargés de monter et de descendre le cercueil de dessus le char. Autour du cercueil marchaient les Chevaliers du Tir ayant un crêpe au bras et l'épée renversée;

« Après le corbillard, M. le Chevalier Colonel de la Fléchère, Adjudant-Général, Commandant militaire de la Division, entre les deux Syndics de la ville, conduisait le deuil ;

« A la suite marchaient l'Etat-Major, le Corps de ville, les Officiers ne faisant pas de service, auxquels étaient réunis la Société Royale Académique de Savoie, qui a eu part aux bienfaits du Général et dont il était le Président honoraire et perpétuel, la Chambre Royale d'Agriculture et de Commerce, les Administrateurs des Hospices, des Magistrats, des fonctionnaires de tous les rangs, un grand nombre de personnages distingués, les dizainiers des quartiers, etc., etc., tous en habit noir et le crêpe au bras ; les gens d'affaires du défunt, une cinquantaine de ses fermiers en deuil, et une multitude d'ouvriers de toutes les classes. Tous les assistans, excepté les militaires, portaient des cierges allumés. Des chandelles avaient en outre été distribuées à tous les gens du peuple.

« La marche était fermée par un piquet de trente hommes d'infanterie.

« Le convoi étant arrivé à Lémenc, les troupes ont fait des décharges au moment de l'entrée du

corps dans l'église, pendant l'absoute et après la cérémonie.

« Le corps du Général a été provisoirement déposé dans un caveau de l'église, en attendant qu'il puisse être placé dans le monument qui lui sera érigé.

« Il a été fait aux pauvres des aumônes en argent, et des sommes ont été remises dans les quatre paroisses, pour être ultérieurement distribuées aux indigens.

« Le jour de cette sépulture mémorable et pendant les deux journées qui l'ont précédée, la ville a offert un aspect de douleur, d'intérêt et de mouvement dont le souvenir ne peut s'effacer; la pompe des funérailles et la multitude innombrable d'habitans et d'étrangers qui remplissaient les rues et les places, formaient un spectacle que l'on tâcherait en vain de décrire. »

Après la mort du général de Boigne, tous les Corps religieux et hospitaliers, toutes les institutions qui ont eu part à ses bienfaits, s'empressèrent de payer un juste tribut à sa mémoire et d'implorer pour lui, de la miséricorde divine, les récompenses éternelles promises aux bonnes œuvres. Le Chapitre métropolitain de Chambéry,

l'Administration de cette ville, tous les hospices, la Société Royale Académique de Savoie, le Collége Royal, les PP. Capucins, la Compagnie des Nobles Chevaliers du Tir, etc., firent célébrer avec solennité des services funèbres pour le repos de son ame. A celui qui fut fait au nom de la ville, l'Administration avait invité tous les fonctionnaires, tous les Chefs de Corps et tous les habitans les plus notables; une foule innombrable y vint assister. La cérémonie eut lieu avec la plus grande pompe. M. le Chanoine Vibert, Pro-Vicaire-Général, prononça avec le talent qu'il avait manifesté dans d'autres circonstances, l'éloge funèbre de l'illustre défunt.

La Société Académique de Savoie, convoquée extraordinairement le lendemain même de ses funérailles (le 24 juin), délibéra de mettre au concours pour un prix, *l'Eloge historique* du Général, et publia le programme de ce concours le 6 juillet suivant. Dans la même séance, voulant témoigner toute la considération qu'elle avait portée à son Président honoraire perpétuel, et adoucir les regrets que lui causait la perte qu'elle venait de faire, elle nomma par acclamation et par exception à ses Règlemens, au nombre de ses

Membres effectifs, M. le Comte Charles-Benoît de Boigne, fils du Général. Et saisissant tous les moyens de satisfaire au besoin de sa reconnaissance, elle a voulu que la réception de son nouveau Membre se fît avec un appareil conforme au prix qu'elle y attachait, ne pouvant mieux honorer le nom du père qu'en la personne du digne fils qui marche sur ses traces. Dans ce dessein, elle invita les premiers fonctionnaires du Duché à la séance de réception, où, émue par le touchant discours du Récipiendaire, et considérant celui qui fut prononcé en réponse par son Vice-Président, comme l'un des plus dignes hommages rendus à la mémoire du Général, elle vota à l'unanimité l'impression de l'un et de l'autre.

De son côté, la Chambre Royale d'Agriculture et de Commerce de Chambéry, impatiente de joindre aussi son hommage à ceux qui se manifestaient de toutes parts, s'était hâtée de publier, sous le titre d'*Eloge historique*, un abrégé de la glorieuse carrière de M. de Boigne, suivi d'un tableau des bienfaits qu'il a prodigués à sa patrie, écrit rédigé avec talent par M. Marin, Secrétaire de cette Chambre.

Enfin, nous devons ajouter que l'Administra-

tion de la ville de Chambéry avait dès long-temps arrêté que deux belles fontaines seraient érigées en l'honneur de son illustre bienfaiteur, sur la grande place de cette cité, pour servir de monumens publics destinés à perpétuer le souvenir de tout ce qu'il a fait pour le bien de l'humanité et pour l'avantage de son pays.



NOTES.

Les Notes qui suivent, tirées des ouvrages anglais et des journaux de l'Inde, sont des traductions littérales des passages indiqués dans les citations.

Note (A), *page* 70.

« La modération que montrèrent les Rajepoutes en s'abstenant d'inquiéter la retraite de Sindia, est une preuve de cette conjecture (qu'il existait des relations entre les Rajepoutes et la cour de Pounah, dont le désir naturel était d'empêcher la destruction de la puissance marhatte dans l'Indostan, tout en s'opposant aux vues ambitieuses de Sindia).

. . . .

« Au moment où Sindia se replia sur Gwalior, nous avons observé que l'une des raisons qui em-

pêchèrent Nana (le ministre du Peichouâ) de lui envoyer des troupes du Décan, c'étaient des actes récens d'hostilité de la part de Tippoo. Celui-ci reprit en effet Kittour, aussitôt que Hurry-Punt (Général marhatte dans le Décan) eut repassé le Kistna. Et d'ailleurs une armée rassemblée à Bednore menaçait d'une descente le territoire marhatte dans le Concan. »

Grant's History of the Marhattas, vol. 3, pages 26 et 38.

NOTE (B), *page* 72.

BATAILLE ENTRE BHURTPOUR ET AGRA.

« . . . . Les Jates occupaient la droite, et les Marhattes la gauche. Gholam-Kadir attaquant avec impétuosité l'infanterie de l'aile droite, la mit bientôt en déroute (excepté les corps réguliers). Ceux-ci, commandés par Lesteneau, gardèrent quelque temps leurs positions. Ismaël-Beg, qui était opposé à l'infanterie de la gauche, s'avança avec son énergie ordinaire; mais il fut reçu avec un sang-froid et une intrépidité remarquables par l'infanterie de Boigne. On convint des deux côtés que si de Boigne et Lesteneau avaient été soutenus par la cavalerie, le résultat de cette

journée eût été bien différent. Mais après avoir essuyé une grande perte, les troupes régulières furent forcées de céder, et tous, à la faveur de la nuit, effectuèrent leur retraite sur Bhurtpour. »

Grant's History, etc., *ibid.*, page 28.

Note (C), *page* 72.

« Sindia ayant renforcé la division de Rana-Khan, les Marhattes et les Jates marchèrent de nouveau sur Agra, où se donna une bataille bien disputée, et dans laquelle de Boigne et ses bataillons se distinguèrent éminemment. L'armée d'Ismaël fut défaite et dispersée ; ce chef lui-même, après avoir reçu deux blessures, ne fut sauvé que par l'agilité de son cheval; il traversa le Jumna à la nage, et avec quelques-uns des siens, il gagna le camp de Gholam-Kadir, où il fut bien reçu. »

Grant's History, etc., *ibid.*, page 29.

Note (D), *page* 78.

« Cependant le jaghire (possession territoriale) de Gholan-Kadir était subjugué; la majeure partie du Douab, ainsi que les provinces d'Agra et de

Delhi se trouvaient annexées aux Etats marhattes. Toutefois la position de Sindia était loin d'être affermie. Il craignait une invasion des Abdallées (les Afghans), qui, sous leur roi Timour-Shah, avaient pris les armes en très-grand nombre. D'un autre côté, quoique la faction mogole fût abattue, et qu'Ismaël-Beg eût reçu le jaghire qui lui avait été promis dans la province de Meywar, Sindia savait bien que si les Afghans descendaient dans l'Indostan, les Mogols se joindraient à eux. Il avait en outre des ennemis puissans dans les Rajepoutes. Enfin ses collègues Holkar et Ali-Behader étaient bien plus disposés à profiter de ses conquêtes et à traverser ses projets, qu'à lui donner du secours. »

Grant's History, etc., *ibid.*, page 32.

Note (E), *page* 82.

« Le plus grand de tous les changemens introduits par Sindia, était les forces régulières et bien organisées qu'il leva dans ce temps, en augmentant les deux bataillons de de Boigne, dont il fit une brigade, et qu'il porta ultérieurement à trois brigades. Une brigade était composée de huit bataillons de sept cents hommes chacun. Il y avait cinq cents cavaliers attachés à chaque brigade, et

cinq pièces d'artillerie, dont deux pièces de six, deux de trois, et un mortier. Pour subvenir au payement régulier de ces troupes, Sindia fit des cessions de territoire, qu'il confia à la charge et à l'administration du général de Boigne, à qui il fit une remise de deux pour cent sur le revenu net, outre son traitement, qui était de 10 mille roupies par mois. Un corps d'infanterie irrégulière fut attaché aux forces de de Boigne; et cet officier y introduisit une innovation très-importante, en ajoutant la baïonnette à leurs fusils à mèches. L'armée de de Boigne s'augmentait progressivement, comme son train d'artillerie, qui comptait à la fin plus de deux cents pièces de canon de différens calibres. Soixante de ses meilleures pièces avaient été fabriquées par M. Sangster, officier dont nous avons déjà parlé, qui avait quitté le service du rana de Gohud, pour entrer à celui de Sindia sous M. de Boigne. Les officiers étaient européens, de toutes nations, dont plusieurs étaient Anglais; c'étaient des hommes très-distingués par leur naissance, leur éducation et leurs qualités personnelles. »

Grant's History, etc., *ibid.*, pages 34 et 35; *Franklin's History of the reign of Shah-Aulum*, page 192; *Voyage chez les Marhattes*, page 259.

Note (F), *page* 86.

« Nous avons laissé, au commencement de 1790, Sindia occupé à concilier les deux chefs marhattes (Holkar et Ali-Behader), à réduire les Rajepoutes, à s'assurer d'Ismaël-Beg et à prévenir les incursions des Séiks. Un arrangement temporaire avec Holkar et Ali-Behader le laissa libre sur ce point et lui fournit le moyen de s'opposer à Ismaël-Beg, dont les intentions hostiles se manifestèrent bientôt et qui recevait des secours des rajas de Jypore et de Joidepour. Sindia essaya d'abord, avec quelque succès, avant de risquer une bataille, de gagner les troupes régulières d'Ismaël-Beg. Enfin il donna ordre à Gopaul-Rao-Bhò, à Lukwa-Dada et à M. de Boigne d'attaquer son camp près de Patun, sur un point qui avait été laissé sans défense par un corps de troupes entré dans les intérêts de Sindia. Malgré cet avantage, les officiers de Sindia ne recevant pas les renforts promis par Holkar, qui se tint à l'écart pendant la bataille, les plus grands efforts devinrent nécessaires pour obtenir le succès désiré. Ismaël-Beg se battit avec sa bravoure ordinaire, et un corps de ses Patans chargea trois fois l'infanterie régulière des Marhattes, sabrant les artilleurs sur leurs pièces.

M. de Boigne montra une grande énergie dans cette occasion ; c'est à son courage et à la discipline de ses bataillons que l'on attribua à juste titre la grande victoire qui suivit. La perte fut grande des deux côtés, mais l'armée d'Ismaël-Beg était entièrement défaite, et il se sauva lui-même du champ de bataille jusqu'aux portes de Jypore, avec un petit nombre des siens. Toute son artillerie fut prise, et dix bataillons d'infanterie posèrent les armes. »

Grant's History, etc. *ibid.*, pages 72 et suiv.

Note (G), *page* 88.

« Camp devant Agimère, 28 août 1790.

« Nous nous établîmes devant cette place le 21 du courant, avec le dessein bien déterminé de la prendre, et nous emportâmes le Pettah (la ville) le lendemain. Mais la citadelle, attendu sa force naturelle, ne pourra être prise de sitôt. Il faut se figurer un rocher d'une immense élévation, escarpé et d'une apparence inaccessible ; à l'œil, il semble avoir un quart de mille de hauteur verticale. Son profil au midi ressemble à Gwalior du côté de la rivière. Ce fort n'est pas aussi grand, et l'on dit que les ouvrages n'en sont pas aussi

réguliers; mais il a cet avantage sur Gwalior qu'il est d'un accès plus difficile : les chemins, presque perpendiculaires, sont moins nombreux et plus défavorables aux assiégeans, si les assiégés savent avec intelligence se saisir de ces avantages et les employer à propos. Nous avons maintenu un feu nourri et constant pendant toute une semaine, sans aucun effet sensible. La citadelle réunit à sa propre force beaucoup de provisions, qui sont devenues rares dans le pays, et une grande quantité de munitions, que néanmoins la garnison ne prodigue pas, dans le dessein sans doute de la tenir en réserve contre la durée probable de nos attaques à laquelle elle s'attend. La place appartenait autrefois à Sindia, mais elle avait été prise par la trahison de l'un de ses officiers, qui fut ensuite tué. Le désir de prendre sa revanche et la situation de cette place portent Sindia à la recouvrer. Mais, à moins que nous ne la prenions d'assaut, trois mois de siége suffiront à peine pour la réduire. Un assaut est la mesure la plus probable; et avec la célébrité et la discipline de nos troupes, nous ne doutons point d'intimider l'ennemi et de faire rendre la place, quoique sans doute cela doive nous coûter le sacrifice de six ou sept cents hommes.

« Notre brigade est devenue la terreur des puissances du pays auxquelles nous sommes opposés.

Jusqu'ici la victoire et le succès ont couronné nos armes; et nous sommes si hauts dans l'estime de Sindia, qu'il désire vivement que notre habile Général augmente le corps de trois bataillons de plus, ce qui fera seize bataillons, outre le régiment de cavalerie. Les troupes sont constamment disciplinées par le général de Boigne lui-même; elles sont aussi bien habillées et de la même manière que celles de la Compagnie, et sont payées régulièrement au bout de chaque mois. Les armes et les équipages sont tous sur le même pied et sont très-peu inférieurs (si toutefois ils le sont) à ceux des manufactures européennes, quoique le tout, ce que vous apprendrez avec surprise, soit fabriqué à Delhi, à Agra et autres lieux. »

. . . .

Bengal Journal, du 18 septembre 1790.

« Il a été dit que ce brave et victorieux Général (M. de Boigne) était français. Son histoire fera, dans les temps à venir, une figure importante (*an important figure*) dans les annales de l'Inde, telle qu'elle immortalisera son nom et donnera de la célébrité au caractère européen.

. . . .

« M. de Boigne est natif du Duché de Savoie, etc., » *Ibid.*

Note (H), *page* 91.

Les Rajepoutes continuèrent la guerre, et une seconde bataille eut lieu à Mirtah, dans le pays de Joidepour, où ils se laissèrent surprendre par de Boigne, à l'aube du jour du 10 septembre; et quoique quatre cents cavaliers rhators eussent fait des prodiges de valeur pour ranimer les leurs et leur donner le temps de se rallier, la confusion devint sans remède. On présume que Sindia aurait complètement subjugué les Rajepoutes; mais les traverses et les dissensions auxquelles il était exposé de la part de ses collègues Holkar et Ali-Behader, le déterminèrent à leur accorder la paix, moyennant un tribut annuel modéré.

Grant's History, etc., *ibid.*, page 74.

Le succès de la bataille de Mirtah fut entièrement attribué aux troupes du général de Boigne; « *de Boigne's battalions*, dit le *Calcutta Chronicle* (du 14 octobre 1790), *have certainly all the merit of* « *this victory.* » Le même journal ajoute plus bas que M. de Boigne avait montré tant de courage et d'habileté, et qu'il avait mené si souvent ses troupes à la victoire, qu'elles se comportaient dans l'action comme si elles se croyaient invulnérables:

« *De Boigne has shewn such ability and courage, that*
« *the Corps seem to ac tas if they thought themselves*
« *invulnerable.* »

Note (I), *page* 98.

« Les forces de de Boigne, progressivement augmentées, se trouvaient maintenant composées de 18 mille hommes d'infanterie régulière, de six mille d'infanterie irrégulière, Nezybs et Rohillas, de deux mille hommes de cavalerie irrégulière, et de six cents cavaliers persans. Ce dernier corps était monté, habillé, armé et discipliné par le général de Boigne, à qui appartenaient tous les chevaux. Des districts dans le Douab, produisant 22 lacks de roupies de revenu net, étaient assignés pour soutenir cette armée; et la forteresse d'Agra fut affectée à un arsenal de canons et autres armes. De Boigne avait plus de deux cents pièces d'artillerie. Sindia voulut que ces forces fussent considérées comme faisant partie de celles de l'empereur, et leur donna le nom d'armée impériale. »

Grant's History, etc., *ibid.*, page 74.

Note (K), *page* 100.

« Un traité offensif et défensif fut conclu à Pounah, le 1er juin 1790, entre M. Malet, de la

part de la Compagnie anglaise, et Nana Farnawees, au nom du Peichouâ et de Nizam-Ally. . . . .
Toutes les conquêtes devaient être partagées également. . . . .
Il fut aussi stipulé que, dans le cas où, après la conclusion de la paix, Tippoo attaquerait l'une des parties contractantes, les deux autres devaient se réunir contre lui. »

Grant's History, etc., *ibid.*, pages 43 et 44.

« Au moment où lord Cornwallis négociait l'alliance contre Tippoo, il donna des instructions à ce sujet au major Palmer, ambassadeur anglais auprès de Sindia. . . . Sindia consentait à faire partie de la confédération contre Tippoo, sous la double condition que deux bataillons de la même force que ceux accordés au nizam seraient envoyés pour joindre l'armée avec laquelle il se proposait de marcher vers le Sud, et que les Anglais s'engageraient à protéger ses Etats dans l'Indostan, pendant son absence. Ces propositions ayant été regardées comme inadmissibles, il refusa de prendre part au traité de Pounah. »

Ibid., page 72.

NOTE (L), *pages* 103 *et suivantes.*

« La veuve de Nujuff-Khan refusa de rendre le fort de Canounde aux officiers de Sindia. Une brigade marcha contre elle sous les ordres de Perron, officier qui commandait en second sous le général de Boigne. Ismaël-Beg s'avança pour défendre la place et engagea une bataille contre le colonel Perron ; ayant été défait, il entra dans le fort. Là il contribua à la défense, qui fut bien soutenue jusqu'au moment où la veuve ayant été tuée par un boulet de canon, la garnison se découragea et pensa à livrer Ismaël-Beg, afin d'obtenir des conditions favorables. L'effet de cette résolution fut prévenu par Ismaël-Beg, qui se rendit lui-même à Perron, lequel lui promit la vie sauve, sur la foi de son général M. de Boigne. On observa les conditions consenties, mais Ismaël-Beg fut pour toujours enfermé dans le fort d'Agra, où il mourut en 1799.

« Après la prise de Canounde, qui eut lieu avant l'arrivée de Sindia à Pounah, les armées de Sindia et d'Holkar étaient occupées à lever le tribut sur le territoire des Rajepoutes; elles avaient pris aussi deux forts. Une querelle s'étant élevée entre elles au sujet du butin, leur jalousie réciproque s'exaspéra et elles en vinrent à des hostilités ou-

vertes. Ceci amena la bataille de Lukhairie, près d'Agimère, où Gopaul-Rao-Bhò, Lukwa-Dada et de Boigne, avec vingt mille cavaliers et neuf mille fantassins réguliers, défirent l'armée d'Holkar forte de 30 mille hommes de cavalerie et des quatre bataillons de Dudrenec. Le plan d'attaque fut combiné par de Boigne, et le combat fut le plus opiniâtre que cet officier eût encore eu à soutenir. Les brigades furent jetées dans un grand désordre par l'explosion de douze caissons de poudre ; mais s'étant retranchées dans un bois, la cavalerie d'Holkar ne put tirer aucun avantage de ce désastre. Les bataillons de Dudrenec se battirent jusqu'à ce qu'ils fussent presque entièrement exterminés. Leurs canons, au nombre de 38, furent tous pris. Les restes démembrés de cette armée se retirèrent précipitamment dans le Malwa, où Holkar, dans sa rage impuissante, saccagea Ougein, capitale de son rival.

« Lorsque ces nouvelles parvinrent à Pounah, la cordialité apparente entre la cour et Sindia fut refroidie pendant quelque temps. . . . .
Sindia augmenta considérablement les forces de Hessing et de Filoze, et il fit descendre une de ses brigades d'infanterie, dont le commandement fut confié par de Boigne au colonel Perron. »

Grant's History, etc., *ibid.*, pages 82 et suiv.

A l'occasion de cette dernière citation tirée de l'ouvrage de M. Grant, que nous avons principalement suivi dans la rédaction de ce Mémoire, nous devons dire que son estimable auteur, qui, dans ses trois volumes, embrasse l'histoire générale des Marhattes, n'a écrit cette histoire que sur les documens les plus authentiques, ayant été en situation de recueillir sur les lieux mêmes, tous les renseignemens nécessaires, et ayant eu à sa disposition les archives de Sindia, celles du chef suprême des Marhattes (le raja de Sattarah), et celles de la cour de Pounah.

Note (M), *page* 117.

Parmi les nombreux passages que nous avons indiqués dans la note de la page 117, et qu'il serait trop long de rapporter ici, nous nous bornerons aux deux suivans :

« Depuis la paix de 1782, l'extension de l'empire des Marhattes est vraiment alarmante. Sindia a conquis le territoire de Gholam-Kadir, s'est saisi de tous les pays dépendans de Delhi et d'Agra; il a subjugué les rajas rajepoutes de Jypore, de Joidepour, etc.... L'armée qu'il a formée sous la direction de M. de Boigne, à qui il a donné le grade

de Général, se compose d'infanterie régulière, divisée en brigades et bataillons, sous des officiers français qui ont des talens et de l'expérience, etc. » (Le reste est conforme aux détails que nous avons exposés sur la composition de l'armée dont il s'agit).

Letters, political, military, etc., page 24.

« Sindia, selon les nouvelles les plus récentes, est en effet l'arbitre de tous les Etats marhattes; et nos officiers qui ont le plus d'expérience disent que Sindia est maintenant sans un seul rival, qu'il est probable qu'il étendra ses conquêtes sur le reste de l'Indostan propre, et qu'il peut devenir formidable aux Anglais. Il a formé son armée sous un habile général européen (de Boigne), et il suit le chemin par lequel Hyder-Ally s'éleva si rapidement au faîte de sa puissance. »

(Extrait d'un Rapport (*Statment*) communiqué par M. Hippisley à M. Taylor, lu dans le Parlement britannique le 2 mars 1791, et inséré en entier dans la gazette de l'Inde (*India Gazette*) du 15 août suivant).

Note (N), *page* 124.

Traduction de la lettre écrite en langue persane par Dolat-Rao-Sindia, prince marhatte, à M. le général de Boigne en 1799, *traduite en anglais et transmise par le général Martin.*

« Votre lettre contenant des preuves abondan-
« tes de fidélité, ainsi que les nouvelles du réta-
« blissement de votre santé, et annonçant que,
« mu par les motifs de fidélité et de sincère ami-
« tié, qui ne cessent jamais d'agir sur les cœurs
« reconnaissans, votre intention est bien arrêtée
« de quitter l'Europe et de vous rendre devant no-
« tre présence, avec l'espoir d'arriver (si les des-
« tins le permettent) dans dix mois, et d'autres
« expressions démonstratives de votre respect et
« de votre bonne volonté, et enfin une demande
« de prêter notre aide aux officiers du général
« Martin, dans l'administration de votre jaghire :
« cette lettre de votre part, après une impatiente
« et longue attente, nous a enfin procuré bonheur
« et plaisir ; et la traduction en langue persane
« que nous en a envoyée le général Martin, nous
« a informé en détail de toutes ces choses.

« Animé comme notre auguste cœur continue

« à l'être, de la plus grande affection et bonté « envers vous, impatient aussi d'apprendre votre « bien-être, ces bonnes nouvelles de votre santé « et de votre intention de vous rendre prochaine- « ment devant la Présence nous ont comblé de joie « et de satisfaction; et nous avons même éprouvé « un tel degré de plaisir et de bonheur, qu'il est « au-delà de toute expression.

» Puisque donc il a plu au tout-puissant et uni- « versel médecin de vous accorder le bienfait de « la santé, et sachant combien nous sommes « impatiens et jaloux de vous revoir, il est de vo- « tre devoir de ne plus prolonger votre séjour en « Europe, mais de vous rendre, avec toute la vi- « tesse possible, devant la Présence. Heureux, « trois fois heureux le jour qui nous procurera la « joie ineffable de votre société!

« Le cercle de notre splendeur continue à éclai- « rer le midi, et notre attention est dans ce mo- « ment occupée de plusieurs et différens projets « grands et importans. Vous reconnaissant donc « pour l'ancien pilier de ce gouvernement et la « seule force de notre bras, la plus grande vitesse « que vous pourrez mettre à nous rejoindre, est, « dans cette conjoncture, de la plus haute con- « séquence. Car l'exécution de plusieurs grandes « affaires est, d'après vos sages conseils, totale-

« ment suspendue. Voyant ceci, ne tardez pas un
« jour à vous embarquer, et par la voie de Bom-
« bay, de vous rendre devant la Présence.

« Depuis l'époque de votre départ, le colonel
« Perron, par ses bons services et la prompte exé-
» cution de tous nos ordres, aussi bien que par
« ses soins envers nos brigades, a mérité notre
« plus haute approbation, comme l'ont aussi, sous
« plusieurs rapports, les majors Sutherland et Pe-
« dron, par leurs bons et loyaux services, tant par
« le passé que pour le présent. Mire-Jumalaly con-
« tinue aussi, devant la Présence, et par ses soins
« et par son expérience, à se créer des droits à
« nos faveurs et à nos égards.

« Les divers villages de votre jaghire conti-
« nuent, comme auparavant, d'être libres et
« exempts de tous impôts envers les sircars; et
« les agens du général Martin, conformément à
« vos désirs, en sont en pleine possession. De
« plus, nous avons donné des ordres à tous les
« *amils* des environs que personne n'interrompe
« ni ne moleste la pleine et libre possession de ces
« villages; et dans le même dessein, le colonel
« Perron recevra toujours des ordres de la Pré-
« sence pour y porter aide et protection; ainsi que
« votre esprit soit tranquille à ce sujet.

« En faut-il écrire de plus? »

****

TABLE

DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

MÉMOIRE.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

FIN DE LA TABLE.

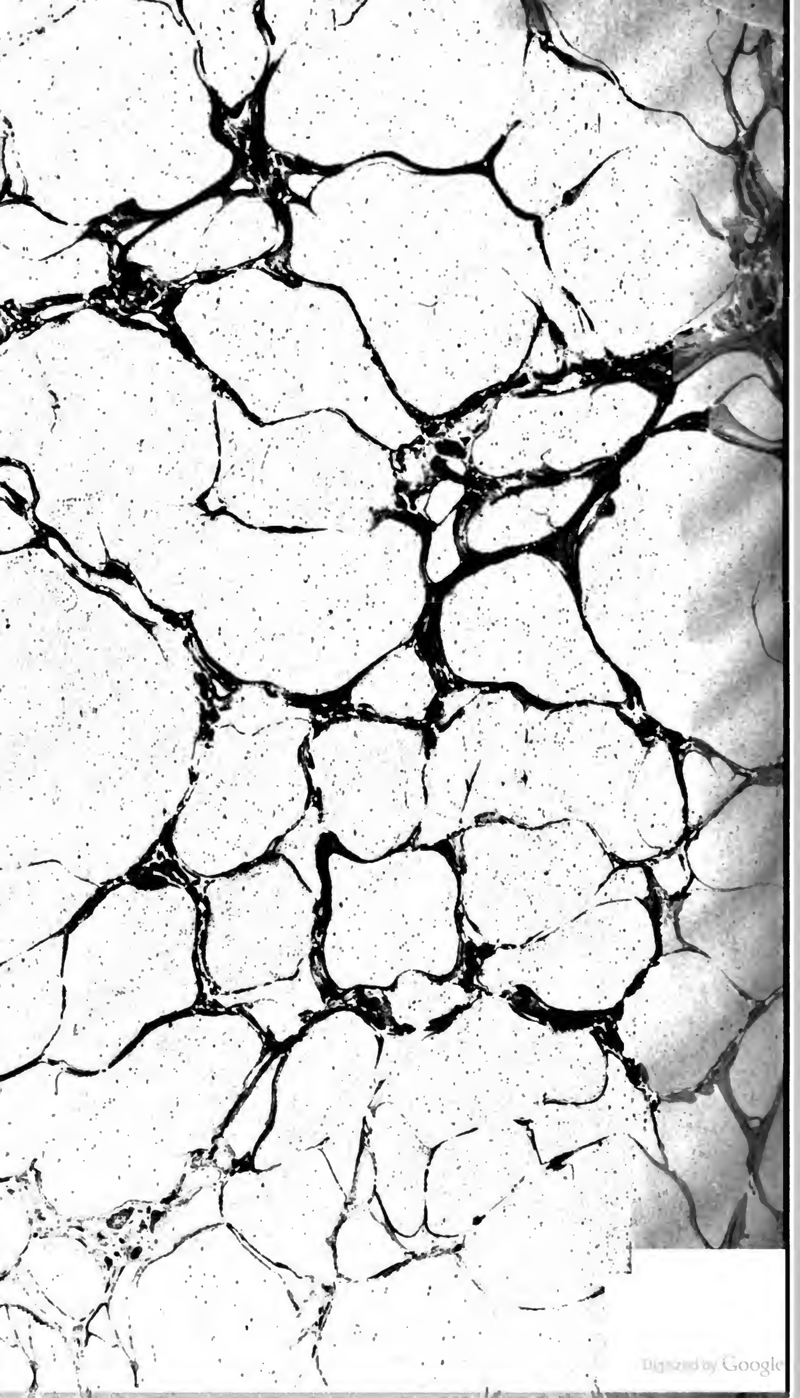
ERRATA.

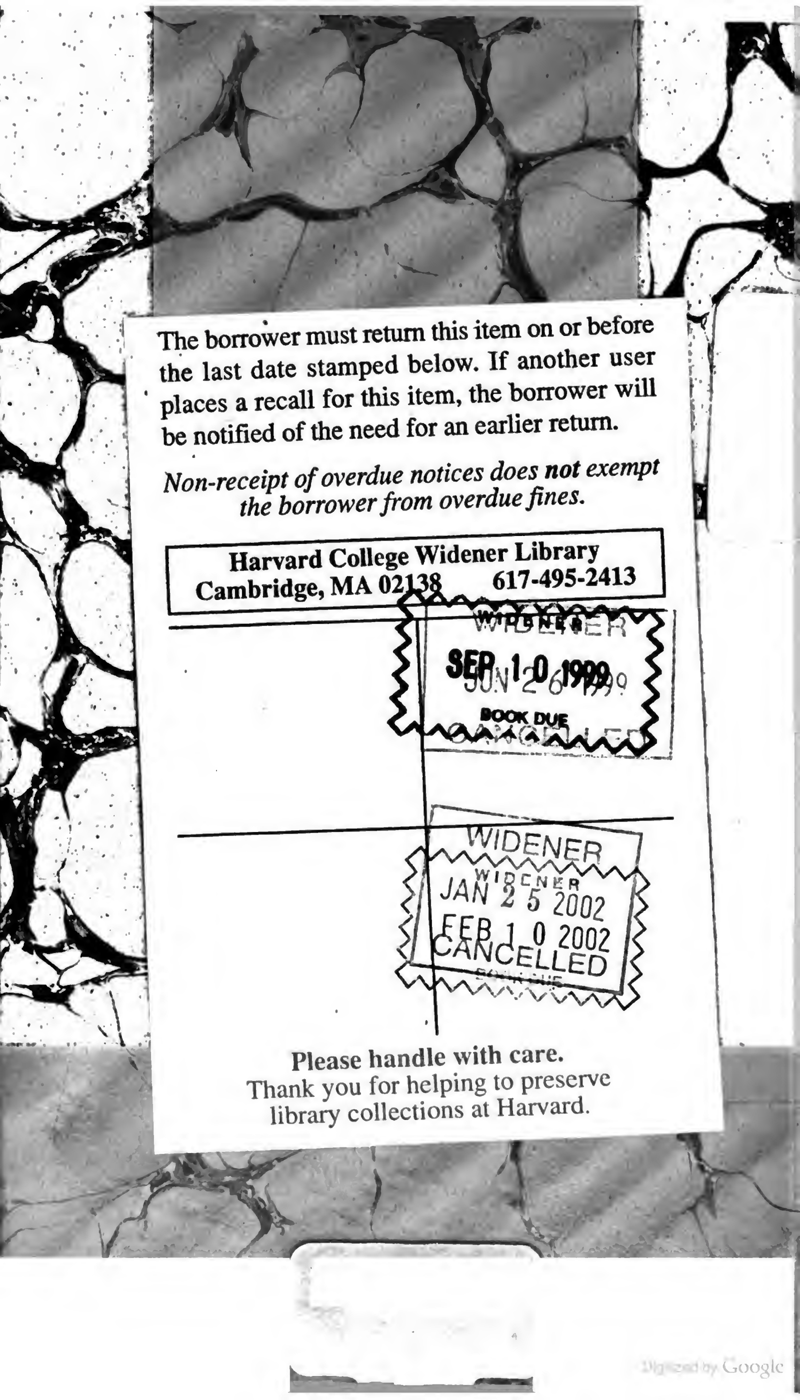
Note de la page 11, au lieu de, Voyez l'Appendice, etc., *lisez :* Voyez le Chapitre VII.

Page 67, ligne 17, canonade, *lisez :* canonnade.
— 69, — 11, ont parvint, *lisez :* on parvint.
— 133, — 13, plein de zèle, *lisez :* pleins de zèle.



8.144




The borrower must return this item on or before the last date stamped below. If another user places a recall for this item, the borrower will be notified of the need for an earlier return.
*Non-receipt of overdue notices does **not** exempt the borrower from overdue fines.*
Harvard College Widener Library
Cambridge, MA 02138 617-495-2413
WIDENER
SEP 1 0 1999
BOOK DUE
WIDENER
JUN 2 6 1999
CANCELLED
WIDENER
JAN 2 5 2002
WIDENER
FEB 1 0 2002
CANCELLED
Please handle with care.
Thank you for helping to preserve library collections at Harvard.
Digitized by Google

